

Le QUARTIER LATIN

Directeur: MAURICE BLAIS

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

Rédacteur en chef: GASTON POULIOT

VINGT-CINQ ANS DE VIE

SOMMAIRE

L'ANNEE 1934-35 AU Q. L.	GERARD DUCHARME
QUELQUES SOUVENIRS	YVES LAFLEUR
LA VIE HEUREUSE	EDOUARD MONTPETIT
DEJA VINGT-CINQ ANS!	MGR OLIVIER MAURALT, P.S.S.
1911-1943	GUSTAVE LACASSE
UNE TRIBUNE, UNE SOUPE, UNE OEUVRE	CHANOINE E. CHARTIER
LEGENDE OU PETITE HISTOIRE	JOSEPH MILLET
C'ETAIT HIER	JEAN BRUCHESI
ANNEXION	MARIUS PELADEAU
INTERREGNE 1930	ROGER LAROSE
PROPOS EN L'AIR	MARCEL BLAIS
AU Q. L. IL Y A DIX ANS	I. J. DESLAURIERS
VINGT-CINQ ANS EN ARRIERE	GASTON GIBEAULT
IL Y A QUINZE ANS	J.-P. VERSCHELDEN
UNE HEURE AVEC LE PRESIDENT DE L'A.G.E.U.M.	GASTON POULIOT
LETTRÉ OUVERTE OU DIRECTEUR	J. A. E. MARCOTTE
ET APRES, EN POLITIQUE CANADIENNE	FERNAND MARTEL
CHEZ NOS EDITEURS	CINQ-MARS
QUAND J'ETAIS AU QUARTIER	LEON LORTIE
SOUVENIRS EN CARQUOIS	VIAEUR FARLEY
LETTRÉ	ANDRE DUSSAULT



BILLET DE LA SEMAINE

FANTASIE

Ce premier beau jour de printemps, (Dieu, qu'il s'est fait attendre, cette année) m'a permis, après souper, de m'asseoir au coin de mon balcon pour y griller une cigarette qui m'a paru cent fois meilleure qu'à l'ordinaire. D'abord, fumée dehors à l'air frais mais doux, elle a une saveur toute nouvelle. Et au prix où elles se vendent, ces chères cigarettes, elles acquièrent maintenant une saveur quasi sacrée.

Devant moi, la rue, le boulevard au gazon naissant, plus loin, un long jardin potager à peine labouré, et fermé par une immense barrière d'arbres géants, trop éloignés pour que leur grandeur puisse me cacher la montagne. Elle est comme bleue, ce soir, encore nue par la faute d'un printemps qui s'est habillé de blanc jusqu'à la dernière minute. Il a gelé la montagne, et celle-ci n'a rien à nous présenter par ce beau jour de soleil, que du bois sec, des pierres sombres, une tête chauve.

L'Université lui fait maintenant un panache moderne; ce château, qui dans notre temps, il y a dix ans, était encore pour nous le "château en Espagne".

Un clocher pointe aussi dans le tableau; plus loin, un couvent, masse énorme, qui gâte un peu le point de vue.

Somme toute, spectacle de paix, de science, de tranquillité réconfortante qui vous transporte d'aise et risque de vous faire tout oublier.

Pourtant, trois jours avant, j'avais vu cette parade militaire gigantesque qui, vue de haut, étendait son long tapis khaki sur la rue Sherbrooke. C'était justement de l'autre côté de cette montagne que je regarde aujourd'hui. Le Mont Royal me sembla alors comme un rideau qui sépare la scène des spectateurs. Ici la paix, la vie; là-bas la guerre, la mort.

Dieu soit loué que malgré la furie qui bouleverse le monde, nous puissions encore trouver une place où il nous est donné de vivre, et où nous trouvons qu'il fait bon vivre. La guerre ne nous a pas épargnés, il est vrai; elle nous a même touchés, frappés profondément dans notre âme, dans notre corps; nous avons été mis à contribution par elle dans notre sang, dans notre labeur, et dans le produit de nos labeurs. Elle a pris nos esprits, nous a remplis d'anxiété, elle a déchiré des cœurs, brisé des vies; mais par la force des choses, elle nous a évité, à date, d'être la scène de pires horreurs, que les journaux nous rapportent à pleine journée, et qui nous font frémir même si nous ne les voyons que sur du papier.

Tout chrétien reconnaît le signe de Dieu, et nous donnerions une bien mauvaise preuve de notre éducation si, dans une guerre, nous ne reconnaissons point l'avertissement, la leçon et la vengeance du Ciel. Et pourtant, cet avertissement ne semble vouloir nous attaquer qu'en passant, nous laissant presque indemnes de cette grande aventure. Peut-on voir là un signe tout-à-fait spécial, comme un honneur que le Ciel nous fait dans un excès de bonté? Ne pourrions-nous pas voir là les desseins de la Providence qui prévoit pour notre pays un avenir où une tâche spéciale nous serait désignée, nous laissant intacts pour nous laisser forts et être en mesure ensuite du grand rôle que le Ciel nous destine?

Et comme le soleil est descendu, que la montagne se confond avec le reste, le froid commence à me piquer et me force à rentrer. Mais c'est avec un esprit nouveau du moins, des résolutions nouvelles que je le fais. "Travaillons, me dis-je, pour cette grande œuvre. Je ne sais quelle elle sera, ni si elle aura besoin de moi. Mais de toute façon, soyons prêts."

Pauvre balcon, comme on l'en fait dire des choses.

FIN D'ANNÉE

par MAURICE BLAIS

Et voilà une autre année de passée. Comme toutes les choses agréables qu'il faut nécessairement abandonner, nous cessons un travail qui ne manque point d'intérêt. Nous remettons l'épée à un gladiateur plus jeune et plus vigoureux.

Quand nous pensons, au début de la présente année, assumer la direction du QUARTIER LATIN, nous savions fort bien que ce n'était pas une sinécure. Nous devions prendre possession de nouveau locaux. Et alors la besogne s'annonçait laborieuse, ardue, voire même périlleuse. Nos prévisions ont été justes.

On a formulé, ces derniers temps, des reproches au QUARTIER LATIN; on a allégué multiples raisons de nous critiquer sur le choix des articles, sur les retards qu'on ne pouvait presque infailliblement enrayer. Ces reproches émanaient le plus souvent de gens qui n'ont jamais rien écrit. Nous les acceptons volontiers pour ce qu'ils valent. Mais faut-il répéter encore à tous ces primaires, s'ils veulent que nous réussissions à faire un journal, qu'ils nous donnent un coup de main, qu'ils collaborent régulièrement au QUARTIER LATIN.

Heureusement, cette année, tous nos labeurs ont été amplement compensés par la bonne camaraderie qu'ont toujours témoignée nos collaborateurs à notre égard, par l'aide précieuse qu'ils nous ont sans cesse apportée. Un cordial merci va à tous ces rédacteurs et nous formulons les vœux les meilleurs pour ceux qui suivront.

Avec ce présent numéro, nous voulons rappeler le vingt-cinquième anniversaire du QUARTIER LATIN. Nos lecteurs trouveront en ces pages quelques souvenirs rappelés par d'anciens Directeurs et Rédacteurs en chef. Un grand nombre, absorbés par leurs soucis quotidiens et pris par leur travail, n'ont pu, à regret, accepter de collaborer. Enfin un autre groupe que nous n'avons pu retracer, demeurant en dehors de Montréal, éloigné de toutes activités universitaires. Nous tenons à remercier sincèrement tous ceux qui de loin ou de près ont aidé à l'élaboration de ce numéro.

Nos lecteurs savent trop les nombreuses difficultés qui ont présidé à la fondation de notre journal. Trop de sympathies précieuses ont entouré sa naissance. Trop d'intérêt l'a suivi au cours de sa brillante carrière passée pour que cette réussite de la première heure ne doive être considérée comme le gage de son succès futur.

Et d'ailleurs, notre journal ne répond-il pas à une nécessité! Les étudiants composent un monde en miniature, reflétant fidèlement l'image de la vie, mais se distinguant par des signes qui lui sont particuliers. Exprimer ainsi ce caractère particulier de la jeunesse, le faire ressortir au besoin, faire valoir ses griefs, jeter une étincelle d'enthousiasme et faire jaillir un peu de pittoresque autour des jeunes, mieux nous connaître nous-mêmes et mieux nous faire connaître du public, c'est là une des raisons d'être du QUARTIER LATIN. Est-il ainsi nécessaire de demander à tous le concours de leur activité?



1843

1943

QUELQUES SOUVENIRS

1925 - 1926

Ce n'est pas sans une certaine émotion et même avec quelques serremments de coeur qu'un ancien accepte l'aimable invitation du directeur actuel du «Quartier Latin». Émotion, à cause de tous les souvenirs impérissables qui nous restent de notre passage au journal. Serremments de coeur à la pensée que tout cela est déjà loin.

Ne craignez rien, jeunes amis, le soussigné ne vous retiendra pas longtemps, mais permettez-lui tout de même de rappeler pour votre édification personnelle quelques-uns des hauts faits des carabins héroïques du «Quartier Latin», 1925-26.

Le directeur, cette année-là, était Rodolphe Godin, étudiant en droit; animé d'une grande ardeur et d'un zèle infatigable, en vue d'assurer le succès du journal. Rodolphe Godin possédait une plume très alerte. Ses «premiers-Montréal» étaient toujours des plus au point. Il taquinait aussi la Muse de temps à autre. Il s'aventurait même dans le roman feuilleton, en collaboration avec Philippe Beaugard, étudiant en droit. Nos deux «romans-fleuvistes» avaient même failli avec «Le Coeur Décidé», nous attirer une poursuite en libelle de la part d'un célèbre avocat.

L'administration financière du journal était aux mains d'Alban Ouellette, étudiant en droit. Nous l'avons toujours considéré comme l'as des administrateurs. Il semble que Ouellette avait le don de faire sortir l'argent de terre. Son budget était toujours bien équilibré, au point qu'il nous a même fait part d'un surplus à la fin de l'année. C'est surtout dans ses relations avec nos imprimeurs, les messieurs Marchand, que Ouellette se surpassait. Avec eux, il jouait aussi serré que Séraphin Poudrier, (bien que celui-là ne fût pas encore inventé). Surtout lorsqu'il s'agissait de financer nos gros numéros spéciaux, de Noël, du Carême, de Pâques.

Le rédacteur en chef, Yves Lafleur, était étudiant en chirurgie dentaire. Il avait pour le seconder un excellent groupe de collaborateurs. Vous ne trouverez pas beaucoup d'articles de sa signature. Mais, d'un autre côté, il n'y a pas beaucoup d'écrits qui n'aient passé sous son oeil sévère de correcteur. Et Dieu seul sait combien d'heures il a passé à l'imprimerie, corrigé et recorrigé les épreuves, faisant la mise en page, eng...uirandant les typos et à temps perdu flirtant avec la belle Georgette.

Notre grand privilège, ce fut la présence, à nos réunions, de Monsieur Maurault, maintenant Monseigneur Maurault, comme censeur, sympathique et tolérant. Nous n'oublierons jamais les bienveillantes directives et les bons conseils de toutes sortes qu'il était toujours prêt à nous donner.

Impossible d'oublier notre ami Philippe Montpetit et son excellente habitude de régaler nos lecteurs avec de belles histoires écrites en vieux «français», à la manière du Moyen-Âge. C'était alors une véritable «feste», au Quartier Latin.

Les sportifs étaient renseignés par Bernard Lacasse et les musiciens étaient au courant des événements artistiques grâce à Romain-Octave Pelletier. Quand Léon Lortie pouvait s'échapper de la faculté des Sciences, il nous donnait un vrai coup de main. N'oublions pas les Pagé, les Panet-Raymond, les Chaussé, les Gravel, les Lesage, tous dévoués au bien-être du journal. Aussi le rédacteur fantôme Aristide Ballon, avec qui personne n'a jamais voulu être confondu.

Nous avons travaillé dur, mais nous sommes aussi franchement et gaiement amusés. Tout cela est déjà dans le lointain passé. Cependant, nous gardons tous, de notre passage au «Quartier Latin», un souvenir inoubliable. Malgré les séparations, malgré la dure nécessité de gagner notre vie, souvent loin des uns des autres, dans des domaines divers et même dans des villes différentes, il restera toujours entre nous tous un lien d'amitié difficile à rompre: Nous avons été jadis ensemble du «Quartier Latin».

Yves LAFLEUR, D.D.S.,

S.-Hyacinthe.

Rédacteur en chef 1925-26

"IL A BON GOÛT DANS LA PIPE!"



B.F., le Baccalauréat en Fumage, est un degré important. Il confère à un homme le droit à des heures de bienheureuse satisfaction tous les jours de sa vie. Prenez votre degré chez le Prof. Picobac — toujours doux et agréable.

TABAC

Picobac

A L'HONNEUR...

"LE JOURNAL DES ETUDIANTS"

	Directeurs	Rédacteurs en chef
1895-1896 (19 num.)	Joseph Beaulieu	Pierre Bédard (déc.)

"LETUDIANT"

1911-1912	Gustave Lacasse	Ch. N. Chamberland
1912-1913	C-Emile Bruchési	Noël Fauteux
1913-1914	J. Firmin Houle A. Marin	Jean Berchmans Désy R.H. Parent

"L'ESCHOLIER"

1915-1916	Victor Barbeau Jean Chauvin	
1916-1917	Edouard Chauvin Gustave Chauvin	

"LE QUARTIER LATIN"

1918-1919	Adéard Dupuis	Gaston Gibeault
1919-1920	Adéard Dupuis Alphonse Labelle	Fernand Longpré Hermas Bastien
1920-1921	Léo Vary (décédé)	Errol Boucher
1921-1922	Errol Boucher	Henri Bourdon Olivier Carignan Jean Bruchési
1922-1923	Hubert Trudel	Roger Brossard Jean Bruchési
1923-1924	Alexandre Marcotte	Jean Bruchési Viator Farley
1924-1925	Léon Lortie	Marius Péladeau Marius Péladeau Rodolphe Godin
1925-1926	Rodolphe Godin	Yves Lafleur
1926-1927	Philippe Montpetit	Armand Pagé
1927-1928	Armand Pagé	Paul Laroque
1928-1929	Joseph Millet	Georges Langlois
1929-1930	Wilbrod Bonin	J.-P. Verschelden
1930-1931	Paul Dumas Roger Larose Paul Leblanc	Guy Bournival
1931-1932		Pierre Bertrand Rodrigue Théoret
1932-1933	Ignace Deslauriers	Cléophas St-Aubin
1933-1934	Maurice Paquin	Louis-René Lagacé Ritchie Bellemare
1934-1935	Gérard Ducharme	Claude Demers Louis Pelland
1935-1936	J.-Gérard Joncas	Gustave Lachance
1936-1937	Jean Vallerand	François Paquin
1937-1938	Jean Vallerand	Maurice Archambault
1938-1939	André Dussault Roger Beaulieu	Roger Chaput Jean Vallerand
1939-1940	Jacques Duquette	Roger Beaulieu
1940-1941	Jacques Duquette	Roger Beaulieu Marcel Blais
1941-1942	Jacques Genest	Marcel Théoret
1942-1943	Maurice Blais	Gaston Pouliot
1943-1944	Gaston Pouliot	Jacques Fontaine

"DE PETAIN A LAVAL"

Le 21 avril 1942, à la suite du retour de Pierre Laval au pouvoir, M. Léon Marchal s'est rallié au général de Gaulle. Il appartient maintenant au personnel diplomatique du Comité National Français à Londres.

DE PETAIN A LAVAL n'est pas un livre de combat, mais bien une étude fouillée des deux années qui vont de l'armistice du 25 juin 1940 au jour où s'évanouit le gouvernement de Vichy lorsque les troupes allemandes donnèrent le dernier coup au régime semblant exercer un simulacre de souveraineté.

S'appuyant sur des documents et des faits qu'invocque Monsieur Marchal, et dont on ne peut contester l'authenticité, l'auteur étale à nu les vicissitudes de ces deux années, qui seront les plus

douleuruses de la France. Successivement le maréchal Pétain, puis Laval, ensuite l'amiral Darlan et le général Weygand sont confrontés devant l'histoire. Jusqu'au moment où la guerre entre dans une nouvelle phase et qu'une nouvelle France surgit de la terre africaine à la voix du brave Giraud.

Ce livre vient à son heure pour galvaniser les espoirs de tous les Français de tous les amis de la France aussi. "Le combat continue", écrit Léon Marchal. En complétant l'occupation du territoire français, l'Allemagne a perdu à coup sûr la guerre. En violant l'armistice l'Allemagne a réarmé une formidable armée nouvelle, l'armée De Gaulle-Giraud. L'Histoire de Vichy est terminée. — Editions Beauchemin.

L'ANNÉE 34-35 AU "QUARTIER LATIN"

Le Quartier Latin célèbre aujourd'hui, par le présent numéro, sa vingt-cinquième année d'existence. Plutôt rares chez nous sont les journaux qui atteignent cet âge, et quand il s'agit d'une feuille universitaire, le mérite n'en est que plus grand et plus admirable.

A la demande du Dr M. Blais, il me fait plaisir aujourd'hui de griffonner quelques lignes, ne serait-ce que pour apporter aux étudiants actuels les salutations des "gars" de 34-35 au Quartier Latin, en même temps que pour offrir aux collaborateurs du journal, nos sincères félicitations pour ce présent numéro qu'on nous dit devoir être formidable.

Formidable! Quel mot! Ça me rappelle le Quartier Latin de 34-35 auquel nous nous sommes tant attaché. Ce fut alors un chambardement complet. Format nouveau, toilette nouvelle, présentation soignée, articles choisis, haute tenue littéraire, etc. Tâche vraiment formidable s'il en fut jamais une. Je me souviens encore du travail énorme que nous nous sommes

imposé dans le temps et combien par la suite nous fûmes flattés des éloges reçus de partout, tant de la presse universitaire que de la presse étrangère, lors de la publication en particulier de nos numéros de Noël à 24 pages et de Pâques à 40 pages, un record dans le temps. Et que dire aussi de nos collaborateurs d'alors! Les seuls noms des Pelland, des Lachance, Flamand, Delage, Demers, Prévost, Léger, etc., dont les remarquables écrits provoquèrent une forte hausse du tirage du journal, ne furent pas étrangers à cette rapide ascension. Le Quartier Latin s'était donc enfin engagé dans une ère de prospérité jusqu'ici inconnue, les étudiants en étaient heureux et leur collaboration assidue en fut le témoignage. Je me rappelle encore la dernière assemblée de l'A.G.E.U.M., où chaque faculté et organisme universitaire devait rendre ses comptes "en détail". Ce fut alors avec un orgueil bien légitime qu'en présentant le rapport de nos activités, je notai aux confrères présents que, pour la première fois dans son histoire, le Quartier

Latin avait par ses propres ressources, bouclé son budget, et que je remettais au trésor commun, l'argent avancé au début de l'année pour mettre en branle notre organisation.

C'en est assez de bavardages de peur de tomber dans l'égoïsme étroit. Pour terminer, qu'on me permette encore une fois, de la part de mes collaborateurs de l'année 34-35, d'offrir mes plus sincères félicitations aux rédacteurs d'aujourd'hui pour leur magnifique travail. Nous avons été à même de constater la tâche énorme qu'ils ont dû s'imposer pour produire le présent numéro. Quant au Quartier Latin, à vingt-cinq ans, il est encore en pleine jeunesse et il ne fait aucun doute qu'il atteindra l'âge mûr et même la vieillesse. Sans doute il subira "des ans l'irréparable outrage", les cheveux gris apparaîtront, mais quelque bon samaritain aura tôt fait de les faire disparaître afin de lui garder pour longtemps son allure jubilaire et sa présente prospérité.

Gérard DUCHARME, M.D.

Directeur 1934-35

SECRETARIAT DE LA PROVINCE

L'effort de guerre de la province de Québec se manifeste sous plusieurs formes, mais l'une des plus importantes est assurément l'essor que son gouvernement, en coopération avec les autorités fédérales, a donné à la formation technique et pratique de la jeunesse québécoise, afin de lui permettre de jouer un rôle hautement efficace dans nos industries de guerre.

Quatre Ecoles Techniques, quatorze Ecoles d'Arts et Métiers, une Ecole d'Avionnerie et quarante Centres d'Orientation de la jeunesse, pour ne citer que ces principales organisations, dispensent aujourd'hui l'enseignement théorique et pratique à des milliers de jeunes, qui seront demain des ouvriers spécialisés ou semi-spécialisés, et qui prendront leur rang dans l'armée sans cesse grandissante de nos travailleurs engagés dans la production des instruments de la Victoire vers laquelle tendent toutes nos énergies.

Fidèle à son passé de gloire et d'honneur, de travail et de ténacité, la province de Québec est fière de faire sa large part de l'effort commun de tout un peuple libre—et qui veut le rester!

HECTOR PERRIER
Ministre

JEAN BRUCHÉSI
Sous-ministre

LA VIE HEUREUSE

Vous me demandez mes souvenirs à propos de l'Étudiant. Je n'en ai guère. J'en revois la collection et j'en évoque la physionomie; mais je m'arrête là. Je ne sais même plus ce qu'il contenait, quoique j'aie vaguement l'impression de virulences qui n'avaient rien de méchant. Chose certaine, je n'y ai pas collaboré.

Votre demande a remué mon passé universitaire. Je me suis revu étudiant. Sans participer à la rédaction d'un journal, pourtant à nous, les camarades que j'aperçois autour de moi ne restant pas étrangers aux choses de l'esprit et nous étions tourmentés par le démon de l'expression.

Surtout à la Faculté de droit.

D'abord nous collaborions à des journaux, pour nous faire la main, sous notre signature — quand le sujet nous paraissait sérieux et sans danger (la législation sociale, par exemple, qui naissait à cette époque), ou sous des noms empruntés à la plus insouciance fantaisie. Il nous arrivait même d'étonner le lecteur ou de l'intriguer en adoptant la formule et le ton de quelque vieux journaliste. Les intéressés se demandaient qui pouvait bien être l'auteur de ces sorties: on citait des noms, parfois des noms illustres, quand le pastiche était juste. C'était tordant et, somme toute, inoffensif. Naturellement, nous défendions l'attitude du parti politique qui subventionnait le journal. Nous cherchions surtout à piquer l'adversaire. C'est alors que j'ai connu et vécu la solidarité des salles de rédaction: âme commune d'attaque et de défense.

Nous allions aussi au théâtre, et nous faisons du théâtre. Cela nous fut vertement reproché, surtout aux époques d'examens. Mais nous prenions ainsi l'habitude d'affronter le public, de connaître ses réactions, d'exciter son rire ou son émotion, de tenir une salle et de la plier sous un geste ou un mot. Le théâtre que nous écoutions nous servait aussi: le théâtre de moeurs et surtout le théâtre d'idées, moins flexible, plus engoncé — je songe à celui de Brieux — mais plein de réflexions. Plus tard, à Paris, lorsque je soutins ma thèse au Collège des Sciences sociales, une des propositions en littérature sociale portait sur "Les solutions apportées en matière de fidélité conjugale depuis le théâtre de Victor Hugo jusqu'à nos jours". Je répondis, les yeux fixés sur les Nouveautés de Montréal, où le répertoire du 19e et du 20e siècle commençaient à passer. "Se peut-il, sourit mon professeur, le très regretté Charles Brun — un homme exquis et un éveillé — que j'en aie dit autant?" Je répondis, naturellement: "Mon cher maître, vous en avez dit bien davantage". Cela était vrai; mais la comédie s'achevait heureusement grâce à mes souvenirs lointains.

Que vous dirai-je encore? Que nous faisons des discours? Comment, apprentis avocats, eussions-nous repoussé cette tentation nationale? Nous commencions chez les camarades, à l'occasion des banquets d'étudiants. On nous réservait la santé des facultés sœurs ou celle des dames. Nous continuions ici ou là, au hasard des circonstances, surtout au Cercle Ville-Marie où l'on nous confiait de présenter ou de remercier les orateurs, et où il nous arriva de prononcer des conférences. J'en fis même une sur la vie et l'oeuvre d'Edmond Rostand: de sa naissance à l'Académie. Il m'arrive de la relire, quand je remue de vieux dossiers. C'est jeune, évidemment, et rempli d'admiration. J'ai changé, depuis, mais je suis resté fidèle à mon premier héros, ne fût-ce qu'en raison du panache.

J'écris ces notes rapides le jour, cent fois bœni, de la "Fête des mères", des mères qui vivent, et — pourquoi les oublie-t-on? — des mères disparues. Ma mère assistait à cette conférence sur Rostand. La critique fut aimablement sévère: "Comme on te sent contracté. Ton père se laissait aller à l'inspiration. Il vibrait à la moindre émotion. Il faisait vivant et large. Pourquoi te replies-tu?" Je note ce reproche tendrement maternel, qui marque peut-être la différence entre deux générations.

Enfin, nous lisions beaucoup: chez nous et même — je l'avoue avec remords — au cours. Un de mes vieux amis, disparu aujourd'hui, avait ainsi absorbé, pendant les leçons de Code civil, l'oeuvre de Balzac, sinon celle d'Alexandre Dumas. On nous reprochait fort, il va sans dire, cette propension à la lecture. On ne nous pardonnait pas de faire de la littérature, de nous intéresser au mouvement des idées, de suivre les cours de littérature française qui nous réunissaient dans le grand amphithéâtre, si agréable, de la rue Saint-Denis. Nous répondions que ce n'était pas un mal, qu'il valait mieux fréquenter les livres qu'autre chose. Et puis, les examens n'en souffraient pas: l'esprit plus éveillé s'assouplissait. Nous avions même formulé une technique de l'examen ad usum Delphini qui se résumait à des brocards: il faut avoir tout lu; ne laissez pas sortir un camarade de l'examen oral que vous ne l'ayez vidé des questions qu'on lui a posées.

Tout cela formait une vie assez remplie. Je n'en regrette rien. Je garde de mon séjour à l'Université un souvenir heureux. Et quand je revois la galerie de mes maîtres, aujourd'hui presque tous partis, il monte de ce passé un vif sentiment de respect et d'affection comme si je retrouvais là l'irremplaçable émoi d'une noble famille.

Edouard MONTPETIT

DÉJÀ VINGT-CINQ ANS!

Le Quartier Latin a vingt-cinq ans et cela ne me rajeunit pas. J'eus, en effet, le périlleux honneur d'en être le censeur délégué quand il faisait ses premiers pas. Une photographie conservée dans les archives et publiée dans les journaux en fait foi. Tout le groupe des rédacteurs y apparaît, entre les quatre murs d'une pièce du premier étage de la Maison des Étudiants, sise alors rue Sherbrooke, dans l'immeuble occupé par le C.E.O.C.

Comment avais-je accédé à ce poste de confiance? Depuis 1916, j'étais chapelain de l'École Polytechnique et, depuis moins longtemps, chapelain de l'École des Hautes Études Commerciales. Comme j'avais déjà les pieds dans l'étrier et avant que l'on pût nommer un aumônier général résident, en la personne de M. Lucien Pineault, on me pria d'agir comme modérateur... des transports littéraires des étudiants. Je n'en ai gardé, quant à moi, que d'excellents souvenirs. C'était l'heureux temps où Anastasie, retirée sous sa tente après la 1ère Grande Guerre, s'était endormie, n'ayant plus à s'inquiéter du salut du pays.

Collaborateur passif du Quartier Latin, en qualité de censeur, je le fus aussi activement en lui fournissant bon nombre d'articles, signés de divers pseudonymes qui n'ont pas échappé à la sagacité d'une Bio-bibliographie de notre École de Bibliothéconomie...

L'Association générale des Étudiants n'avait pas alors l'organisation et les moyens qu'elle a acquis depuis. Le Quartier Latin n'avait pas non plus sa belle tenue d'aujourd'hui. Les progrès des vingt dernières années ont été remarquables. Nous n'aurions pas osé alors entreprendre la publication de numéros comparables à ceux qui furent consacrés récemment à la France ou à l'enseignement de vos diverses Facultés, pour ne parler que de ceux-là. Où trouverait-on l'équivalent dans la presse universitaire du pays, dans la presse tout court? Ces numéros firent une réclame magnifique à l'Université. Ils remplirent l'ancien censeur, devenu Recteur, de la plus légitime fierté.

Le Quartier Latin est le plus beau des journaux d'étudiants que nous connaissions. Ce n'est pas un journal de doctrine: il l'est cependant de temps en temps. C'est un journal d'étudiants, mais les professeurs y écrivent quelquefois. Il est gai, comme il convient: cela ne l'empêche pas de frapper souvent une note sérieuse.

Que lui souhaiter pour qu'il soit plus parfait? Une collaboration constante de toutes nos Facultés et de toutes nos Ecoles. L'Institut Pie XI qui est notre école de doctrine et d'action catholiques, notre Institut de philosophie médiévale, les divers Instituts de notre Faculté des sciences, les sections de notre Faculté des sciences sociales, etc. savent que les pages du Quartier Latin leur sont ouvertes. Qu'ils en profitent. Ils allégeront la tâche des rédacteurs et donneront au journal des étudiants un caractère encore plus représentatif.

Réjouissons-nous qu'il y ait encore des progrès à faire: c'est une garantie de longue vie. Mais d'ores et déjà, pour sa belle tenue matérielle, intellectuelle et morale, félicitons le Quartier Latin et tous ceux qui ont contribué à la lui donner.

Olivier MAURALT, p.s.s., P.D.

UNE TRIBUNE, UNE SOUPE, UNE OEUVRE

Le Quartier latin rappelait l'an dernier le discours prêté par Isocrate au Spartiate Archidamos. Le jeune roi de Lacédémone y réclamait, pour sa jeunesse comme pour toute celle de sa nation, le droit d'être consulté sur l'à propos de déclencher ou non la guerre. Il en donnait cette raison: les jeunes étant plus exposés que toute autre classe à affronter le danger, c'est à eux de dire si les circonstances les justifient de s'offrir en cible aux traits de l'ennemi.

C'est sans doute un motif analogue qui provoque, dans toutes les universités du monde, la création de journaux d'étudiants. Prytanées de la jeunesse, arsenaux où s'équipent les lutteurs de l'avenir, il convient qu'elles offrent à leurs disciples un champ de Mars pour s'exercer au tir. Dans un pays où, comme Fénelon l'a dit d'Athènes et de la Grèce, «tout dépend de la parole», il sied plus encore qu'elles dressent une estrade où les futurs dompteurs de foules apprennent leur métier en le pratiquant.

seillaies insensées, des Carmagnoles inoffensives, des Ça ira! endiablées, ne peut affecter qu'un ordre social déjà mal en point. Comme on ne conçoit pas un monde sans joie, on n'imagine pas non plus que ce film tourné par des jeunes fit abstraction de Perrettes au teint de rose, de Lisettes aux yeux de pervenche, de Madelons aux mains divines ou de Margots au langage perlé. De tous ces gais minois, il n'en est du moins pas un seul à qui appliquer la marque au fer rouge imprimée sur un autre par Louis Veillot: «Cela sent la courte-pointe.»

Reprochera-t-on aux rédacteurs du journal d'avoir dédaigné l'interrogation du poète:

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel?

ou d'avoir suivi, plus souvent qu'à leur tour, le conseil de l'autre:

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois?

Ils vous répondraient avec raison que leur papier-nouvelles n'est ni un bulletin paroissial ni un cours d'apologétique ni une Faculté de théologie ou de philosophie. Usant du Quartier latin comme d'une soupape, ils en ont quand même fait une oeuvre, celle qu'elle devait être. Ils ont attiré l'attention de leur public à eux, de la seule façon qui piquât ce public à part, sur les questions qui doivent l'intéresser. Quel code de préceptes sages, de vues lumineuses, de directions opportunes, on dresserait, à même les éditoriaux successifs provoqués par les mêmes problèmes en des circonstances fort différentes! Des critiques exprimées par nos spécialistes en herbe, en philosophie, en lettres, en sciences, en art, on pourrait dire, comme le faisaient les anciens de la grammaire: «Plus habet in recessu quam fronte promittit.» Si enfin la réputation d'une institution tient pour une bonne part à la qualité des écrits qui émanent de la plume de ses élèves, qui osera prétendre que les journalistes du Quartier latin, par la seule tenue de leurs articles, allure vivante, expression lumineuse, langue correcte, n'ont pas contribué à donner de leur Université une haute idée?

A l'ancienne Université Laval à Montréal comme dans son héritière l'Université de Montréal, tour à tour le Journal des étudiants, l'Étudiant, l'Escholier et le Quartier latin ont été cette tribune indispensable à l'ardeur juvénile. Sur les grandes questions dont se préoccupe le public, comme sur les problèmes minuscules dont s'alimente la vie universitaire, notre élite intellectuelle, dressée sur ce piédestal et les regardant ainsi de très haut, a dit ce qu'elle pensait et voulait, souvent ce qu'elle sentait plutôt. Et c'était bien ainsi: il est bon aux dirigeants du jour de savoir quelle impression crée, dans cette troupe de réserve qui les relèvera demain, la façon dont ils tiennent pour l'heure le bâton de commandement. Que si parfois l'impression s'exprime en termes trop dogmatiques ou même tranchants, nos chefs furent sans doute les premiers à ne pas s'en étonner; au temps de leur jeunesse fleurie, bien des fois eux aussi avaient voulu renouveler le geste de Caligula et ne trouver devant eux qu'une seule tête à abattre d'un seul coup!

Tout autant qu'une tribune, nos journaux d'étudiants leur ont été une soupape. Comme dans leurs laboratoires certains produits, pour avoir été trop contenus, détonnent d'eux-mêmes, de ces esprits et de ces vouloirs en constante ébullition des explosions désastreuses éclateraient, n'était l'exutoire par où ils peuvent de temps en temps libérer leurs forces bridées. Quel soulagement de crever, avec la fine pointe de sa plume, des vessies gonflées! N'est-ce pas mieux que de les dégonfler, comme le font d'autres plus brutaux, à coups de trique ou de matraque? Quel plaisir de dire à un auteur, quand il a écrit un livre honnête, que sa production ne vaut pas cinq sous et de proclamer chef-d'oeuvre l'ouvrage aussi remarquable par son vide intellectuel que par sa pauvreté d'expression! L'auteur qui se pâme n'a qu'un tort: c'est d'oublier le comédien qu'il y a dans tout étudiant et l'essence de toute comédie, soit l'exagération plaisante, ce qu'on appelle en termes de métier «le grossissement». Chanter des Mar-

Il se pourrait que la censure exercée sur leur journal ait aidé à lui imprimer progressivement le caractère que tout le monde lui reconnaît. Cet appui de la censure ne les a sans doute pas empêchés de maugréer contre elle! Croit-on que le censeur s'est formalisé de ces protestations? Un condamné journalistique doit bénéficier du même privilège que le condamné judiciaire: le droit à vingt-quatre heures au moins pour maudire son juge. L'important, c'est que, en protestant contre son verdict avec une colère de commande, on s'y soumette avec un sourire entendu.

Cette soumission, rétive parfois, expliquée pour une part la belle tenue du Quartier latin; après vingt-cinq ans, elle provoque, chez le censeur, le sentiment de l'admiration. C'est le plus noble que puisse lui exprimer, à l'occasion de ses noces d'argent, Le vice-recteur de l'Université, Chanoine Émile CHARTIER, P.D.

1911 - 1943

Je me sentis très honoré quand je reçus du directeur du QUARTIER LATIN une aimable invitation à collaborer à l'édition spéciale qui devait marquer le vingt-cinquième anniversaire de fondation de ce journal, et cela d'autant plus que cette invitation m'était adressée à titre de co-fondateur et de premier directeur de L'ÉTUDIANT, très modeste précurseur du QUARTIER LATIN. Je dis "très modeste" parce que notre petit journal universitaire de 1911-1912 n'était qu'un nain débile quand on le compare à la substantielle et magnifique publication qu'éditent aujourd'hui nos successeurs. Mais enfin c'était le seul "trait-d'union" que nous avions pour stimuler l'esprit-de-corps et la fierté de la génération d' alors... et c'est même un peu grâce à lui qu'existe aujourd'hui une association générale des étudiants de toutes les facultés — projet qui était un des premiers articles de son programme. Quelques-uns d'entre nous sont restés "infectés" du germe journalistique et ont continué, depuis à mettre leur plume au service d'autres nobles idéaux... et c'est précisément à cause de cela que je ne puis aujourd'hui consacrer plus de temps à la rédaction d'un plus long message: la presse toujours impatiente et vorace attend ailleurs ma prose.

Aux félicitations et aux "vœux de bonne fête" qu'adresse sans réserve, par ma plume, L'ÉTUDIANT d'hier au QUARTIER LATIN d'aujourd'hui je désire ajouter une pensée. A ceux qui nous succèdent sur les bancs universitaires et qui ennoblissent leur jeunesse en consacrant une partie de sa robuste et saine énergie à l'étude sérieuse et prolongée de l'art, des humanités, de la grande question sociale ou des formidables problèmes économiques qui se dressent devant nous — en marge de leurs travaux scientifiques ou de leurs études légales —, je veux dire et répéter, en me gardant bien d'être trop sentencieux, qu'ils se préparent des lendemains excessivement riches en satisfactions morales de toutes sortes. Ils constateront plus tard en effet avec bonheur — et cela au moment où ils en auront le plus besoin — que ni les soucis du métier, ni les ennuis d'une compétition mesquine, ni les exigences du pain quotidien, ni le terre-à-terre d'une routine monotone, ni même le scepticisme que font trop souvent germer dans le cœur humain les abus de confiance et les espoirs déçus, n'auront réussi à éteindre la flamme qu'avait allumée en eux l'enthousiasme de leurs vingt ans.

Gustave LACASSE, M.D. Directeur 1911-12

"VACANCES 1943"

Cette semaine paraîtra le magazine du Concours de Vacances: publication de quarante pages artistiquement illustrées, pleines de suggestions et de directives nationales.

Des hommes comme M. le chanoine Lionel Groulx, M. Edouard Montpetit, le R. P. Jacques Cousineau, M. Jean-Marie Gauvreau, le R. P. Gustave Lamarche, M. Trefflé Boulanger, M. Aurèle Séguin et plusieurs autres ont apporté leur collaboration à ce magazine. Plusieurs maisons d'éducation ont déjà retenu leurs exemplaires.

"Vacances '43" se vend 10 l'exemplaire (port en plus), \$1.00 la douzaine, (franco), \$7.00 le cent (franco).

On a avantage à acheter le magazine par grosses quantités.

Adressez vos commandes à: Comité du Concours de Vacances, A. C. J. C., 840, rue Cherrier, Montréal.

NOS OUVRIERS au combat donnent des ailes à la victoire



Ouvriers et chefs d'usines, en multipliant héroïquement le nombre des avions de bombardement, de combat et de chasse, jouent leur rôle dans la bataille de la production pour la victoire. Puisse le flot montant des machines de guerre continuer de grandir jusqu'à ce que les Nations-Unies aient obtenu la victoire! Par l'intermédiaire de ses centaines de succursales dans tout le Canada, la Banque de Montréal collabore avec les ouvriers et les industries de guerre.

BANQUE DE MONTREAL

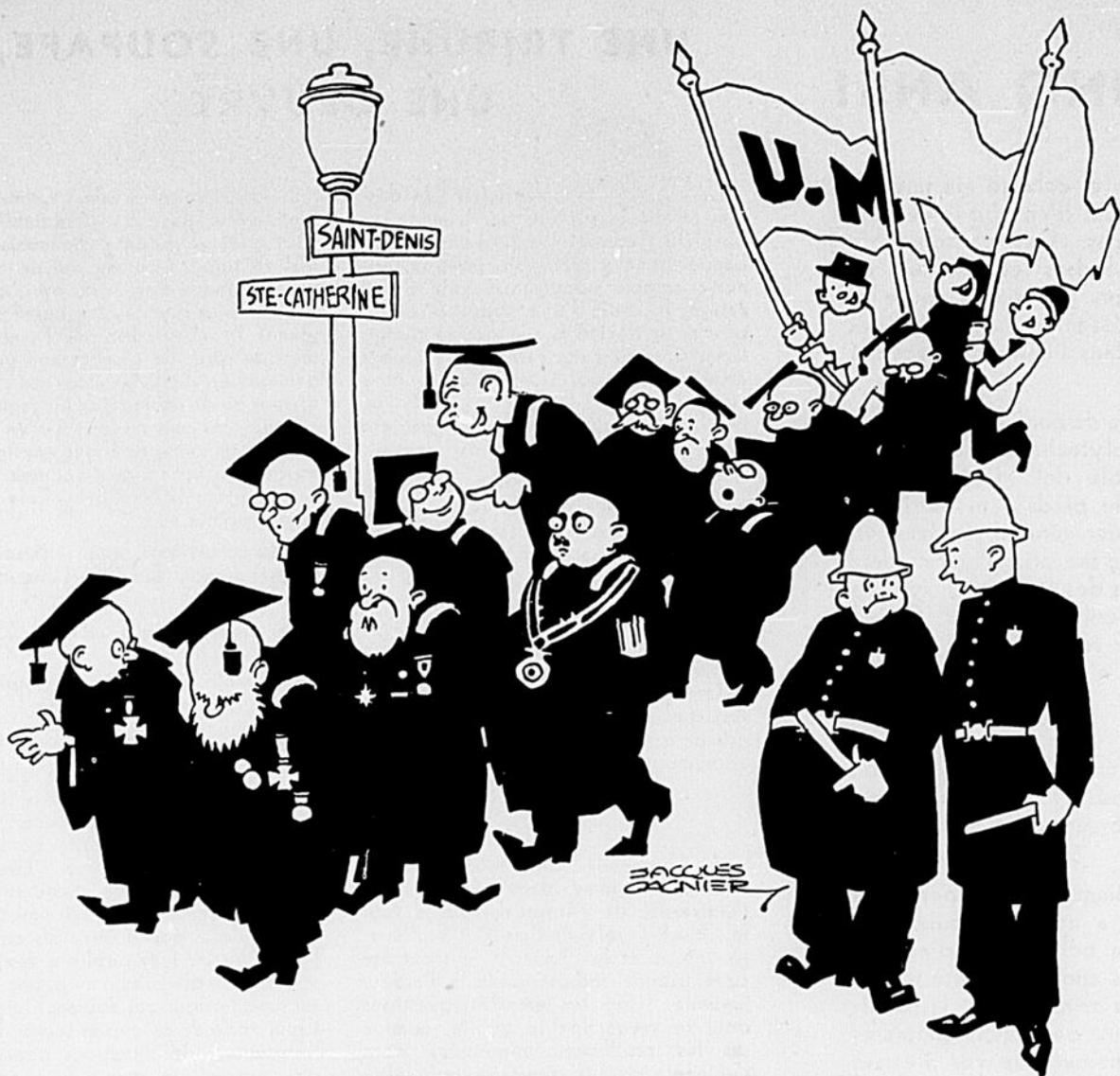
"Banque qui accueille bien les petits déposants" Service de banque moderne et expérimenté... fruit de 125 années de fructueuses opérations A 175P



Nous présentons nos HOMMAGES au Quartier Latin à l'occasion de son 25^e anniversaire

Dupuis Frères

1943 EST L'ANNÉE DE NOTRE 75^e ANNIVERSAIRE



LA PARADE DE LA MESSE DU ST-ESPRIT



VIVENT LES SPORTS D'HIVER!

LEGENDE

OU

PETITE HISTOIRE

En ce temps-là, vivait une race de jeunes blancs, fiers rejets d'une ancienne civilisation. Ils appartenaient à la grande tribu des Hala-Kawawa-Chingsa-Boumra, Université de Montréal. La réserve laurentienne était leur patrimoine et leur territoire de chasse était borné à l'ouest par la Main Street, au nord par la rue Ontario, à l'est par la rue Amherst et au sud par le bord de l'eau. C'était une terre riche et giboyeuse.

La chasse s'ouvrait, d'habitude, à l'automne avec les frimas et les pluies par un grand Paw-Wa — Une cérémonie digne et austère, où se rencontraient des célébrants d'un autre âge, une espèce de druides, quoi! Armés et coiffés au nom de "Concordia Salus", ces gentlemen couvraient les sentiers de la chasse, frappant ici, une pauvre oie blanche égarée, là, un jeune blanc-bec, trop naïf encore pour connaître les us et coutumes des sacrifices au recorder. Dans la paix et la sérénité du devoir accompli, la fête prenait fin à l'aurore du deuxième jour qui suivait le premier quartier de lune. Puis, à l'affût, comme des lutins, la tribu consacrait au travail ses loisirs de jeunesse en attendant la réalisation du grand Rêve qui, à cette époque n'était pas de recevoir un diplôme bien mérité, d'écouter un professeur émérite, de posséder une maison des étudiants, qui ne serait pas un local, non! mais de voir s'élever sur la montagne une université canadienne-française, comme il existait déjà des universités anglaises, américaines, françaises, espagnoles, portugaises, allemandes, russes, italiennes, chinoises.

Mais comme il arrive, la plupart du temps, ces grands rêves passent par la grande illusion avant d'atteindre à la réalité.

Un soir de décembre, un lundi soir pour être plus précis, se réunissait sur le coup de l'Angelus tous les membres du *Quartier Latin*, journal humoristique, littéraire, critique et hebdomadaire des étudiants de l'Université. Le censeur l'abbé Lucien Pineault, Georges Langlois, Wilbrod Bonin, Armand Pagé, Paul Larocque, Georges Manseau, Armand Gratton, Paul Dumas et Joseph Millet. Tous hommes résolus, non pas à construire l'édifice mais à orner le *Quartier Latin* de la belle maquette de nos architectes.

Enfin de l'Université, majestueuse, affranchie et agrandie sous nos yeux par un geste de l'officiel et bénévole dessinateur Georges Manseau, tous ces "maudits gâs" vont s'emparer. Depuis si longtemps qu'on en parle, on va l'avoir notre université avec une tour centrale et des ailes qui s'étendent sur le roc de la montagne et une grande salle pour recevoir nos parents et amies le jour de la collation des grades. Quel rêve, comme il sera beau et élégant, d'admirer en première page cette fine maquette de l'université dans un décor moderne du *Quartier Latin* de Noël 1928.

Joseph MILLET

Directeur 1928-29

C'ÉTAIT HIER

Avant la guerre — celle de 14 — il y avait eu l'*Étudiant*, puis l'*Escholier*. Est-ce la tourmente qui emporta celui-ci? Est-il vrai que le gérant disparut avec la caisse de celui-là? Quoi qu'il en soit, lorsque j'entrai à l'Université, en septembre 1921, les étudiants avaient un nouvel hebdomadaire: le *Quartier Latin*, dont le premier numéro était sorti des presses trois ans plus tôt. Errol Boucher, qui en assurait alors la direction et qui venait de fonder, avec Bourdon, Dubé et d'autres, l'Association Générale, m'offrit charitablement le poste, plus ou moins enviable à cette époque, de rédacteur en chef. Un soir — ce devait être un mardi — je l'accompagnai chez le "père" Ménard, brave homme d'une politesse exquise, dont l'atelier d'imprimerie était situé rue Saint-Dominique, près de la rue Lagachetière. C'est là que je m'initiai à la correction des épreuves sur le marbre et à la tâche ingrate de la mise en page. Nous nous séparions vers minuit, pour recommencer le lendemain soir, et ainsi de semaine en semaine, de septembre à mai. Le jeudi, tâche plus ingrate encore, il fallait vendre le journal au numéro, soit à la porte des salles de cours, soit dans la pièce enfumée du "Ritz-Gagnon".

En ce temps-là, le *Quartier Latin* était une entreprise privée, sans aucun caractère officiel. Ceux qui le dirigeaient et le rédigeaient assumaient tous les risques. Les revenus consistaient principalement dans le produit des annonces. La salle de rédaction était partout, c'est-à-dire nulle part. A cinq ou six nous courions littéralement après les abonnés et les lecteurs, sans nous laisser abattre par les sourires narquois, les apostrophes et l'accueil plus ou moins rosse des "clients". Comme aujourd'hui ceux qui critiquaient étaient les plus nombreux. Trop sérieux pour les uns, trop léger pour les autres, le journal, avec ses quatre pages plus ou moins bien remplies, était une cible facile. Mais nous avions l'enthousiasme, le feu sacré. Rien ne nous arrêtait; tant et si bien que l'année s'acheva en beauté. De fait, au printemps de 1922, l'Association Générale adopta le *Quartier Latin* comme son organe officiel. Elle n'a pas, depuis lors, cessé de lui témoigner la plus généreuse sollicitude.

Débarrassés, dans une large mesure, des soucis d'argent, n'ayant plus, en tout cas, la hantise du budget à équilibrer, ni l'humiliante obligation de quémander les cinq sous de nos camarades, puisque chaque étudiant était désormais, *volens nolens*, un abonné régulier, nous reprénions en septembre, avec plus d'ardeur que jamais, la besogne interrompue par les vacances d'été. A la suite de je ne sais plus quelle révolution de palais, mon ami de toujours, Roger Brossard, me remplaça à la rédaction du *Quartier Latin*. Dès le mois de décembre, je reprenais mon poste.

Une autre année passa, marquée comme les précédentes d'ombres et de lumières. Plus indépendants, nous n'en étions pas moins sujets à la critique et celle-ci ne se faisait pas faute de nous rappeler que la perfection n'est pas de ce monde. Nous n'étions que plus sensibles alors aux témoignages d'estime, voire aux éloges que nous attirait la publication de tel article ou le ton général de notre hebdomadaire. De ces témoignages, deux nous plurent particulièrement. Le premier nous était rendu par le Père Sanson qui, du haut de la chaire de Notre-Dame, après avoir cité un article de Roger Brossard, salua "ce journal qui fait honneur aux jeunes Canadiens qui le fondèrent et que je voudrais voir entre toutes les mains". L'autre nous vint d'Edouard Montpetit. "C'est vraiment un esprit nouveau, écrivait ce maître vénéré, que manifeste chacun de vos numéros, et vous ne sauriez croire quelle espérance tout cela nous souffle au visage."

En septembre 1923, le *Quartier Latin* entrait dans sa cinquième année. Lorsque parut le premier numéro de la saison, j'étais à Angers. C'est de là que j'adressai l'un de mes derniers articles comme rédacteur en chef, article où revenaient les propos habituels sur la bonne volonté, le désir de mieux faire, l'indispensable collaboration entre tous les étudiants. De retour à Montréal au début d'octobre, je démissionnai quelques semaines plus tard, aussitôt remplacé, et combien avantageusement, par mon camarade de la Faculté de droit, Viateur Farley.

A tort ou à raison, je ne me résignais toutefois pas à rompre les liens qui m'attachaient au journal. Le *Quartier Latin* était — il l'est resté — le plus cher "fleuron" de ma vie d'étudiant. De fait, après vingt ans — est-ce possible qu'il y ait déjà vingt ans de cela? — je ne revis pas sans une émotion intense chacune des heures qu'il a prises à ma jeunesse. Aux rédacteurs, aux collaborateurs, aux lecteurs et aux lectrices — elles étaient autrefois nos plus solides appuis — du *Quartier Latin* de 1943, plus vigoureux, plus alerte, plus élégant que le nôtre, je n'ai pas d'autre excuse à présenter pour m'être permis d'évoquer des souvenirs aussi personnels. Dans sa forme imparfaite, ce simple rappel voudrait être, en tout cas, le sincère hommage d'un ancien à la persévérance, au courage et à l'intelligence de ceux qui nous demandent aujourd'hui de célébrer avec eux les vingt-cinq ans de leur journal.

Jean BRUCHESI,

de la Société Royale du Canada

Rédacteur en chef 1921-24

Tout catholique doit se tenir au courant de la pensée et des directives du Souverain Pontife

ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

Écrits et discours de S. S. Pie XII
publiés par l'École Sociale Populaire
1961, rue Rachel Est, Montréal

La Paix (allocutions et lettres), 32 pages.....	15 sous
Encyclique "Summi Pontificatus", 32 pages.....	15 sous
Encyclique "Sertum Lætitiae", 16 pages.....	10 sous
Allocutions de Noël, 16 pages.....	10 sous
La Science, la Foi, la Vision (discours), 16 pages.....	10 sous
Aux jeunes mariés I (allocutions), 16 pages.....	10 sous
La Compagnie de Jésus (lettre), 16 pages.....	10 sous
L'Action catholique (discours), 16 pages.....	10 sous
La Communion des Saints (discours, allocutions, lettres) 32 pages.....	15 sous
L'Action catholique féminine (discours), 16 pages.....	10 sous
Les bases d'une paix juste (discours, lettres), 32 pages.....	15 sous
L'Ordre nouveau (allocutions), 32 pages.....	15 sous
Aux jeunes mariés II (allocutions), 16 pages.....	10 sous
Directives d'Action catholique (discours), 16 pages.....	10 sous
Providence divine (allocutions et lettres), 32 pages.....	15 sous
Aux nouveaux époux (allocutions), 16 pages.....	10 sous
La Mode (allocution), 8 pages.....	2 sous
Les conditions d'une paix juste (4 pages).....	2 sous

La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé

SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

MEREDITH & CHARTON INC.
1027 AVENUE DU COLLÈGE MCGILL
MONTREAL

ANNEXION

Oui, encore un autre qui vient vous parler d'annexion! Je n'ai rien de nouveau à ajouter à tout ce qui a été dit depuis des années sur ce sujet si souvent discuté et débattu... Je n'ai pas de nouvelle solution à offrir. Non, simplement une opinion personnelle, fruit de plusieurs années d'observations sur place dans plusieurs centres et groupes franco-américains, de la nouvelle Angleterre surtout.

L'été dernier, lors d'une visite à Montréal, pour raisons de famille, j'avais l'occasion de causer autour d'une table bien garnie chez un parent, de divers sujets nationaux, y inclus effort de guerre, conscription, questions de lutte avec l'élément anglais, etc. Un des interlocuteurs était mon bon ami et cousin Rodolphe Laplante, maintenant "planté" dans un des ministères à Québec même. Et en discutant conscription, plébiscite, etc., le mot "annexion" fut mentionné.

Et naturellement un du groupe me demanda mon opinion sur l'annexion du Canada aux Etats-Unis, surtout son influence sur le groupe français du Québec.

Je déclarai tout simplement: "Je ne l'approuve pas du tout" et d'ajouter "c'est un sujet très dangereux, et l'on en parle un peu trop à la légère. Trop de gens n'en ont pas d'idée précise. J'ai bien peur que si l'annexion se faisait un jour, le Canada français, non seulement du Québec, mais de l'ouest, de la Colombie-Britannique, des provinces maritimes y perdrait aussi".

Je fus plutôt surpris de découvrir que beaucoup souhaitent l'annexion avec les Etats-Unis, ou l'accepteraient comme un pis-aller.

Et mon opinion n'a pas changé du tout sur ce sujet depuis l'été dernier. Je crois encore que nous — nous, de descendance française du Canada — avons plus à perdre qu'à gagner du fait d'annexion possible du Canada aux Etats-Unis.

Il ne faut jamais perdre de vue les trois faits historiques et ethniques suivants: (1) l'élément anglais aux Etats-Unis appartient au bloc anglo-saxon, au même degré que les groupes anglais du Canada et d'Angleterre; (2) que ces trois groupes appartiennent originellement en grande partie au groupe "saxon" d'Allemagne; (3) que ces groupes sont tous en grande majorité protestants.

A côté, plaçons cet autre fait ethnique que nous appartenons au groupe latin (français, italien, espagnol, etc.) en grande majorité catholique.

Ces constatations devraient nous faire hésiter et réfléchir avant de prendre des décisions simplistes et à peine étudiées. Je sais bien qu'il y en a beaucoup dans le Québec qui ne sont pas satisfaits du "mariage" fédéral et provincial tel qu'établi par le pacte de la Confédération. Mais ce "mariage", en dépit de ses frictions et de ses inconvénients, est encore, à mon avis, plus solide et plus satisfaisant que les "rêves anticipatoires" d'un "mariage canado-états-unien" célébré à Washington.

Laissez-moi, cher lecteur, vous poser une question. Est-ce que le groupe franco-américain, tel qu'il est maintenant établi en Nouvelle-Angleterre, est-ce qu'il a gagné au change? Est-il mieux au point de vue langue, religion, que le groupe canadien-français du Québec, ou d'Ontario même? Non, il a peut-être gagné des avantages pécuniaires, économiques dans certains centres industriels, mais, tout considéré, il a perdu beaucoup plus qu'il n'a gagné... et il continue à perdre!...

Prenez le groupe islandais catholique d'Islande. Aussi longtemps qu'il eut à combattre persécuteurs, injustices, il fut fort uni, en dépit de sa pauvreté. Prenez une grande partie de ce même groupe transporté aux Etats-Unis. Qu'est-il devenu? Il est devenu fort au point de vue électoral ou politique, plus riche au point de vue pécuniaire. Mais un autre phénomène s'est produit dans l'intervalle.

Connaissez-vous la proportion aux Etats-Unis des Islandais restés officiellement catholiques? Consultez le dernier annuaire du recensement publié à Washington. Vous y découvrirez une réponse, déconcertante et propre à faire réfléchir.

Oui, mes amis, nous sommes encore mieux sous la protection du pacte de la Confédération, bien qu'il faille continuer à nous battre et à nous défendre pour la sauvegarde de nos droits. Nous avons besoin, tout comme l'Islandais d'Islande, de nous sentir un peu "serrés" par nos partenaires anglo-saxons pour apprécier mieux ce qui nous appartient et ce que nous devons garder de notre héritage.

Je vais m'arrêter ici.

Je trouve un peu dangereux de jouer avec l'épouvantail de l'annexion. Ca me rappelle l'enfant qui joue aux pétards le 4 juillet aux Etats-Unis. Il a beaucoup de plaisir, mais trop souvent il y perd un œil ou un doigt emporté par l'explosion.

Trop de personnes semblent penser que l'annexion serait la solution idéale et la fin de nos luttes pour notre langue et notre religion. A mon avis, cette solution ne serait que le prélude d'une série de tragédies et de désappointements où l'élément français d'Amérique serait tôt ou tard dépersonnalisé, puis finalement submergé.

Mon dernier mot est celui-ci. Faites tout ce que vous pouvez légalement et loyalement pour améliorer et rendre plus solide votre situation, mais toujours sous la protection du Pacte de la Confédération. Continuez vos patients efforts pour vivre avec ce "partenaire" par qui le pacte fut aussi signé.

La garantie de survie est encore là!...

Marius PÉLADEAU, M.D.

Rédacteur en chef 1923-25

Brattleboro, Vermont.

INTERRÈGNE

1930

En 1930, le Quartier Latin était un adolescent de douze ans, sain, rieur, souvent taquin, et sans prétention. Son directeur était un étudiant en médecine, sérieux, cultivé et qui maniait la plume comme un bistouri. Ce bistouri, il avait entrepris de s'en servir pour disséquer le cœur, l'esprit et les moeurs de la jeune fille. Était-ce pour améliorer la circulation extérieure du journal? Il est probable que c'était la satisfaction à la fois d'un goût marqué pour les études psychologiques et d'un besoin irrésistible de provoquer des réactions intellectuelles et émotives. Il est certain que ces trois objectifs, voulus ou non, furent atteints. La circulation augmenta, Dumas en apprit bien plus qu'il ne l'avait espéré sur la psychologie féminine et les lettres ouvertes, les moins plaisantes souvent anonymes, affluèrent. Quand la garde-malade fut à son tour sur la sellette, il y eut un tel remous que le journal faillit être emporté. Dumas avait trop à cœur les activités de l'A.G.E.U.M. pour insister et il démissionna. Il me fit l'amitié de me choisir comme son successeur et son choix fut ratifié par le conseil. C'est ainsi que Jeanne-Mance, la psychologie, Freud et quelques impondérables me portèrent à la direction du Quartier Latin. Cet interrègne était voué à la temporisation et il est probable que la circulation en souffrit. Le souvenir le plus vivace que j'en ai gardé, c'est la correction des épreuves.

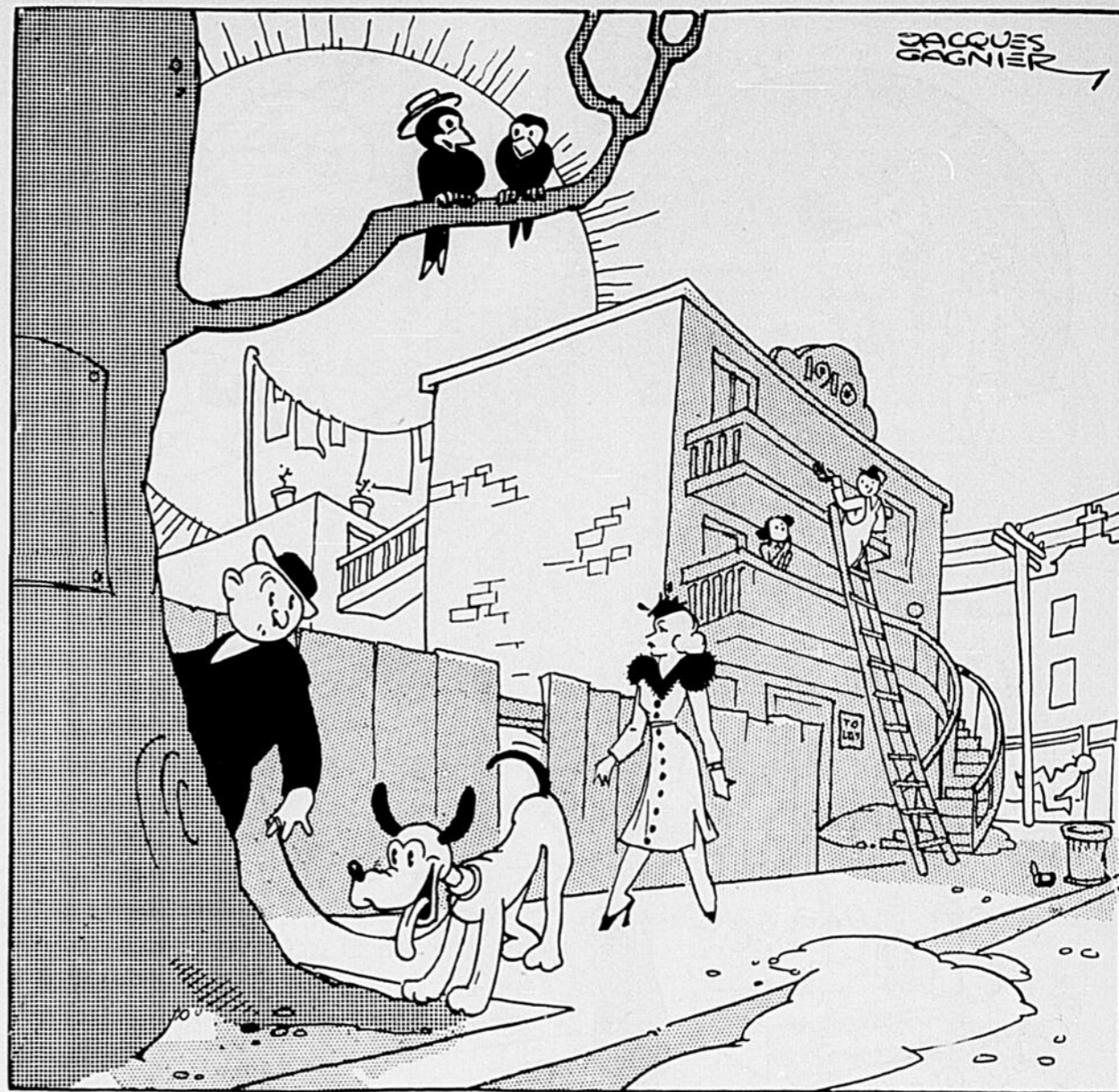
La copie arrivait plus ou moins irrégulièrement et il fallait corriger, réécrire certains paragraphes, en supprimer, soigner des susceptibilités, choisir les meilleurs articles, qui, de la censure, passaient à l'imprimerie. Malgré la bonne volonté de l'imprimeur, il arrivait souvent que les épreuves n'étaient prêtes qu'à la dernière heure et il fallait les examiner avec le même soin, malgré l'urgence... Nous allions à l'atelier parfois tard dans la soirée, et nous scrutions chaque ligne, comme si le retour à la prospérité en dut être la récompense. Nous trouvions d'innombrables erreurs, qui n'en étaient peut-être pas toujours et que nous retrouvions d'ailleurs presque toutes dans le journal, à sa sortie des presses. Et cependant c'était là dans ce coin encombré de l'imprimerie, que nous avions le plus l'impression de participer à une grande oeuvre.

Puisque nous revivons des souvenirs, rappelons nos relations avec ce maître-journaliste, Olivar Asselin. Il était à la direction du journal Le Canada, qui connut alors ses plus beaux jours. Olivar Asselin touchait à tout et voulait le plus souvent le bien de ceux à qui il décrochait ses flèches, mais il avait une façon un peu irritante d'offrir des suggestions. Le Quartier Latin n'échappa pas à sa sollicitude. Nous étions en septembre 1931 et les étudiants n'attendaient que cette occasion pour sortir canne et bérêt. Un midi, un groupe imposant chahuta devant l'édifice du journal Le Canada, demandant des excuses qui ne pouvaient guère venir en de telles circonstances. Résultats: quelques vitres éclatées et un étudiant au poste de police. De directeur au Quartier Latin, j'avais passé à la présidence de l'A.G.E.U.M. et je me fis un devoir d'aller tirer d'embaras notre infortuné confrère. Dans ma naïveté et pendant que je parlementais avec des officiers supérieurs de la police qui semblaient prendre l'affaire très au sérieux, peut-être ne voulaient-ils pas me désappointer, j'imaginai notre jeune ami, se lamentant dans une froide cellule. Quand enfin, on me permit d'annoncer au prisonnier sa libération, je le trouvai installé à une table de jeu avec les constables de garde et il me fallut attendre la fin de la partie pour ne pas m'en retourner bredouille.

Le Quartier Latin a grandi. Il est devenu un jeune homme, toujours sain, mais sérieux, d'une culture et d'une élégance littéraire, dont le monde universitaire est très heureux, en ce vingt-cinquième anniversaire, de le féliciter.

Roger LAROSE

Directeur 1930-31



SCÈNE MONTRÉLAISE



LE GRAND MÉNAGE DU PRINTEMPS

ALBUMS POUR LES JEUNES

Le grand artiste canadien, Rodolphe Duguay, de Nicolet, et son épouse, ont préparé une surprise aux enfants de chez nous. Ils offrent un album splendide.

Quinze pages d'histoires toutes simples. Quatorze illustrations en couleurs: chefs-d'œuvre inédits.

Il n'y a rien de pareil dans l'édition canadienne. Les mêmes scènes d'enfants sont croquées sur le vif par un papa de chez nous et racontées tout bonnement par une mère aimante.

Le tout est merveilleux. Il n'y a personne qui ne puisse trouver cela épaisant. Voulez-vous faire sauter d'enthousiasme un enfant que vous aimez? offrez-lui:

CINQ PETITS ENFANTS

(1) En vente au prix de \$0.60 (par la poste: \$0.65) chez votre libraire et à FIDES, 3425, rue St-Denis (près Sherbrooke), Montréal.

L'homme particulier pour la coupe et l'ajustement de ses vêtements obtiendra toute la satisfaction qu'il désire en portant un complet fait spécialement pour lui par Desjardins. Coupe exclusive, confection soignée et qualité supérieure.

COMPLETS SUR MESURE ET PLUS \$34.50

Conditions conformes aux règlements sur les prix et le commerce en temps de guerre.



DESJARDINS

Chas. Desjardins & Co. Limitée

FRS DESJARDINS Président

Olichés

POUR CATALOGUES REVUES JOURNAUX ANNONCES

TÉLÉPHONE BE. 3984*

LA PHOTOGRAVURE NATIONALE

282 OUEST RUE ONTARIO "PRÈS BLEURY" MONTRÉAL



"POURQUOI SOMMES-NOUS DIVISÉS?"

PROPOS EN L'AIR

Un monde où il ferait bon de vivre... Voilà ce que recherchent tous ceux qui chez nous ont quelques préoccupations communautaires. Les moyens pour l'établir peuvent différer, et Dieu sait s'il est des gens qui savent habilement pratiquer des brèches profondes entre eux et leurs compatriotes. Notre population n'est tellement pas si nombreuse qu'il faille ainsi disperser nos énergies en de vaines disputes. Avant que d'être membre de tel groupe ou de tel parti, chacun est le sujet d'une patrie envers laquelle il a des devoirs.

L'enfant qui débute dans la vie a besoin d'appui, de soutien. Il appuiera à la société une participation positive, si elle sait lui donner un cerveau créateur. C'est un échange coopératif. L'homme prend forme de citoyen surtout par l'influence de deux facteurs essentiels: l'éducation et l'instruction. L'un façonnera l'esprit, dressera le jugement; l'autre forgera le cœur et la volonté. Les deux se complètent, s'unissent. La culture est faite de beaucoup d'éducation et d'un minimum d'instruction.

L'Université a un rôle primordial à jouer dans la préparation des chefs (un mot que les dictatures ont vidé de son vrai sens). Elle est un puissant formateur de la jeunesse qui entend servir. Si tous les professeurs et les professionnels, diplômés de nos universités, savaient comprendre la grandeur de leur tâche, beaucoup de choses seraient changées dans notre monde intellectuel. Il faut à notre Université une âme, un esprit qui imbibe chaque action et la transforme en un apostolat. Il importe de saisir la solidarité qui doit relier les classes de notre société. La jeunesse étudiante actuelle n'aurait pas à subir les effets nocifs d'un milieu qui néglige ses artistes et ses savants.

L'importance de la culture admise, je me demande pourquoi nous n'avons pas encore su la distinguer de la politique. (Je n'affirme pas que les deux sont incompatibles). Tel est d'un parti ou d'un autre, il est casé, classifié, étiqueté. Rien à attendre de lui si sa couleur politique est de teinte différente de la nôtre. Cette rigueur est inadmissible. La même recette s'applique

aux étrangers qui nous visitent. Cherchez s'ils sont de droite ou de gauche, du centre ou de l'extrême, et l'on vous dira si ce sont de grands mathématiciens ou de bons géographes! Cependant, si ces gens venaient ici nous raconter des bobards politiques sous prétexte de nous initier à la grande histoire, qui est plus souvent la leur, alors serions-nous libres de ronfler à leurs sottises et de protester.

Pourquoi donc parler de ces choses dans un numéro anniversaire du "Quartier latin"? Tout d'abord, cela servira à prouver qu'un étudiant peut parfois oser aligner des phrases entre deux examens et signer son nom sous une avalanche d'idées sans suite. D'un autre côté, le journal des étudiants ne doit pas être un carnet social ou un album des rivalités entre facultés. Nous devons nous préoccuper d'exprimer nos revendications là où l'insuffisance ou l'injustice règne. Les espoirs et les regrets signalés plus haut restent à mon avis des sujets sur lesquels il faudra constamment revenir, soit pour les réaliser ou les empêcher de naître. Je voudrais ici, pour terminer, citer quelques lignes d'une lettre que nous adressait il y a quelque temps un écrivain intelligent de notre ville:

"Je vous dirai tout simplement que j'ai pendant longtemps déploré le vide atroce des journaux d'étudiants; cela pourtant ne s'applique pas tant à votre journal qu'à d'autres." Après avoir signalé l'intérêt que lui avait procuré un numéro spécial du "Quartier latin", il ajoutait: "Cela me console d'affiches que j'avais vues sur les poteaux, — ornements de notre ville, — et sur lesquels on annonçait que nos étudiants allaient discuter d'Adam et d'Eve et d'autres sujets de pareille importance. Pendant ce temps, hélas! les jeunes gens d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne et surtout du Portugal, balayés par un enthousiasme trop souvent dangereux, préparent les évolutions de demain. En Amérique du Sud, les étudiants sont en tête des manifestations libertaires. En Chine, ce sont les jeunes qui veulent reconstruire un pays nouveau pour lequel ils donnent leur sang et leurs peines."

A quoi tient l'apathie de tant de nos jeunes qui se désintéressent de demain? Est-ce à une formation ou plutôt à une déformation par laquelle jusqu'à l'âge de vingt-deux ans ils n'ont jamais eu à choisir librement la porte de droite et celle de gauche, tant on décidait tout pour eux? Est-ce au fait que les quotidiens dont se repaissent leurs parents sont sans courage et sans virilité? Ou est-ce que, définitivement, l'eunuchisme est devenu la condition du succès dans l'esprit des jeunes? Voilà une jolie enquête à quoi l'on pourrait consacrer l'activité de nos sociétés.

Mais je divague. Et l'on continuera dans notre province, à suivre la philosophie d'une créature de Voltaire et à croire, avec le docteur Pangloss, "que tout est pour le mieux dans la plus belle des provinces."

Et la vie continue.

Marcel BLAIS

Rédacteur en chef 1940-41

MORCEAUX CHOISIS DE CLAUDEL

En publiant *Morceaux choisis*, de Paul Claudel, les Editions Bernard Valiquette ont voulu permettre à notre public de reprendre contact avec un grand écrivain catholique, un poète lyrique vraiment inspiré.

Ainsi que monsieur Pierre Bordin l'a écrit si bien dans "Les Ecrivains français d'entre-deux-guerres", rien de ce que Dieu créa n'est étranger à Claudel. Il ne cherche pas, comme les Romantiques, à retrouver dans les objets inanimés l'écho de son âme; il les aime pour eux-mêmes, avec une tendresse directe, robuste, avide à saisir le concret. Son oeuvre est, si l'on veut, un "vaste naturisme", ou, suivant le mot d'une critique, "la perception d'un terrien qui semble s'emparer, d'un seul coup, du secret même des choses et le transfigurer en poésie."

Morceaux choisis de Paul Claudel renferme quelques-unes des plus belles pages de Tête d'Or, la Jeune Fille Violaine, Développement de l'Eglise, Connaissance de l'Est, Connaissance du Temps, Ode, les Muses, Partage de Midi, Art poétique, Cinq grandes Odes, l'Otage, l'Annonce faite à Marie, Cette heure qui est entre le printemps et l'été, Corona benigne, Trois poèmes de guerre, Un coup d'oeil sur l'âme française, Feuilles de Saints, Positions et propositions, le Soulier de Satin, etc.

Morceaux choisis de Paul Claudel est en vente au prix de \$1.00 (\$1.10 par la poste) aux Editions Bernard Valiquette, 1564 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les bonnes librairies.

AU "QUARTIER LATIN" IL Y A DIX ANS

Le Quartier Latin célèbre cette année son jubilé d'argent. Il a droit à des félicitations chaleureuses qu'à titre d'ancien directeur, je suis heureux de lui adresser. Après les essais courageux tentés vers 1910 par les fondateurs de l'"Étudiant", et vers 1914 par ceux de l'"Escholier", pour donner aux étudiants de l'Université de Montréal, un journal propre, le Quartier Latin est apparu pour vivre, prospérer et devenir le journal de belle venue d'aujourd'hui, dont nos étudiants sont fiers et qui fait grandement honneur à ceux qui le publient. Sa présentation, ses illustrations et son esprit font songer à certains des meilleurs journaux qui nous venaient de France, et qui, bientôt, nous parviendront encore.

En 1932 et 1933, où j'eus le plaisir de diriger le journal, le Quartier Latin était déjà une institution solidement établie dans la coutume universitaire. Les étudiants aimaient leur journal et lui faisaient toujours bon accueil les jours de sa distribution. Mais, il nous a paru que la matière imprimée dans les colonnes du Quartier Latin d'alors était trop disparate. Les sujets les plus divers chevauchaient les uns sur les autres. D'interminables polémiques, parties de rien et ne menant nulle part, semblaient trouver trop facilement une hospitalité dans ses colonnes.

Nous avons décidé de changer la manière du journal et tenté de faire du Quartier Latin un organe d'information étudiante. Il devint un journal de nouvelles illustré. Sans doute, les idées propres à créer la sympathie mutuelle entre les étudiants de toutes les facultés et écoles, et à provoquer entre eux l'union et l'amitié, ont continué à jouer dans les pages de notre journal d'une place de choix. Mais nous avons visé surtout à faire du Quartier Latin l'écho et le fidèle rapporteur de tous les actes de la vie étudiante et d'accorder à toutes les entreprises universitaires une publicité enthousiaste, d'y encourager les uns et les autres et d'applaudir aux succès remportés. Louis-René Lagacé, maintenant avocat à Chicoutimi, et Pierre Asselin, fils d'Olivier Asselin, depuis plusieurs années attaché au ministère des Terres et Forêts, à Québec, ont été à titre de rédacteur en chef et d'administrateur, des lieutenants dévoués, sincères et compétents.

La Société des Débats, l'Association Athlétique, l'Association musicale et dramatique étaient, il y a dix ans, dirigées par de vrais carabins qui ont fait s'illustrer les organisations d'étudiants. Sous la présidence d'Hénault Champagne, maintenant attaché à l'État-Major de l'armée canadienne à Ottawa, la Société des Débats commença à faire salles comblées au Plateau et a conquis pour la première fois le trophée Villeneuve, par d'éclatantes victoires sur les Universités Laval et Ottawa. L'Association Athlétique, dirigée par J.-P. Legault, maintenant médecin, bien que dépourvue d'arène et de gymnase pour l'entraînement de ses athlètes, maintint des équipes de hockey dans les circuits senior et intermédiaires, et rencontra les équipes des Universités McGill, Toronto, Dartmouth, Yale, etc... Elle remporta le championnat intercollegial de tennis et de ballon au panier. Elle organisa des galas sportifs qui furent des fêtes magnifiques où accourraient des milliers de spectateurs heureux d'admirer le talent de nos athlètes.

Il y a dix ans, grâce à l'initiative de son président, le Dr P.-E. Gagnier, maintenant dentiste, secondé par Hénault Champagne, l'Association musicale et dramatique présente la première revue "Bleu et Or" au théâtre His Majesty's. Ce fut un triomphe. Les artistes, tous des étudiants avec quelques amis, excellèrent dans des sketches composés par eux et illustrant divers aspects de la vie universitaire. Louis-A. Lapointe, Gérard Delage, un rédacteur du Quartier Latin, Bernard Hogue, Alban Flamand, y connurent un succès, prélude de bien d'autres.

Toutes ces manifestations universitaires exigeaient des étudiants du travail, du courage, de l'enthousiasme. Les étudiants de 1933 possédaient ces dons à un haut degré. Ils étaient inspirés dans leur tâche par un conseiller et un ami, peut-être plus enthousiaste et plus intéressé qu'eux dans les succès des étudiants. C'était leur nouvel aumônier, l'abbé Georges Deniger. Il a été à toutes les besognes, guide ou modérateur, toujours à la hauteur de la tâche. Aussi quand fut fondé, à cette époque, l'Ordre du mérite universitaire, il en fut le premier décoré. Jamais commission d'officier ne fut mieux gagnée.

Les étudiants de l'Université de Montréal ont réalisé dans le passé, malgré les obstacles nombreux qu'ils ont dû surmonter, de belles choses. Le Quartier Latin tel qu'il existe maintenant en est une preuve éclatante. Ils pourront davantage désormais; maintenant qu'établis dans leurs superbes édifices de la montagne, ils peuvent envisager un essor puissant de leur Alma Mater. À côté de ces immeubles d'autres s'édifieront, maison d'étudiants, stadium, campus, etc... Une ville universitaire merveilleuse va naître et croître sur le flanc nord du Mont-Royal. Enfin dégagée des soucis matériels, l'Université de Montréal, par la qualité de son enseignement et l'esprit qui anime ses étudiants, occupera bientôt dans le monde la place qui lui revient. Et le Quartier Latin, marchant lui aussi de progrès en progrès, réalisera peut-être un projet que nous caressons naguère en devenant un quotidien influent, dévoué aux intérêts étudiants d'abord, mais aussi flambeau ardent d'où rayonneront la science et l'esprit français pour l'avancement et le bien-être de notre peuple.

I.-J. DESLAURIERS

Directeur 1932-33

ACHETEZ AVEC CONFIANCE

CHEZ EATON.

"ARGENT REMIS,
SI LA MARCHANDISE
NE SATISFAIT PAS".

T. EATON CO. LIMITED
DE MONTREAL

La bonne voie

Le chemin de la banque mène à la prospérité. Un compte d'épargne offre plusieurs avantages. Il développe le sens de l'économie, stimule l'énergie et donne de l'assurance. Il protège votre argent contre les pertes, le vol et les dépenses inutiles. Ouvrez aujourd'hui un compte d'épargne à la

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Actif, environ \$180,000,000

529 bureaux au Canada

62 succursales à Montréal

VINGT-CINQ ANS EN ARRIÈRE

IL Y A
QUINZE
ANS

Ne rien faire et se taire n'est pas le propre des étudiants. Aussi, il y aura bientôt vingt-cinq ans, avons-nous fondé Le Quartier Latin en nous ralliant, enthousiastes, autour de la devise que nous devions adopter: «Bien faire et laisser braire!» Notre journal était le digne successeur de L'Étudiant et de L'Escholier, et il a vécu, sans doute parce qu'il était né viable et méritait de vivre. Nous lui souhaitons de ne jamais mourir pour continuer nos meilleures traditions universitaires.

Le premier numéro de notre journal, publié en collaboration, parut le 9 janvier 1919. Il avait pour but de faire disparaître l'isolement et l'inaction, après les quatre années de l'autre guerre 1914-1918. La Rédaction écrivait alors: «Pendant que les derniers vivants de la victoire se repercutaient à travers le monde, les jours d'amertume s'effaçaient, l'espoir de revivre les douces heures d'antan commença à pointer pour nous et, à l'instar des chancelleries d'Europe, nous parlâmes de reconstruction.»

La guerre écartée, nous ne pouvions rester inactifs. La foi en l'avenir nous était désormais permise. Nos ambitions se gonflèrent comme les voiles qui prennent le large, et nos projets naquirent et se multiplièrent. Le vent était aux initiatives fructueuses. Dès le premier numéro de notre journal nous préconisions de ressusciter la Fédération universitaire, afin de grouper en association les étudiants de toutes les Facultés. Laval, selon nous, ne devait pas se limiter à notre «lugubre prison» de la rue Saint-Denis, et une telle association fédérative valait bien l'Association des Bâtons Constabulaires! Ce rêve prenait vite forme et chair; au cours du mois de mars 1919, Le Quartier Latin devenait la propriété et l'organe officiel de la Fédération, sous la direction de M. Adélaïde Dupuy, président des E.E.M., élu président de la nouvelle Fédération des Étudiants de l'Université Laval.

Les débuts du Quartier Latin ne furent pas trop difficiles; les amitiés, les encouragements n'ont pas manqué à notre journal, les fondateurs et collaborateurs non plus que je ne saurais mentionner tous. Il y avait Antoine Chauvin, brillant, fécond, si populaire, toujours plein d'entrain et de verve. Il signait Sidoine Apollinaire, Jean Chosko et autres noms d'emprunt, et mourait prématurément en 1931 avant d'avoir donné la plénitude de son talent; Bernard Bissonnette, aujourd'hui juge de la Cour d'Appel, dont la plume aimable, l'initiative pondérée et les sages conseils nous furent si précieux; Hector Perrier, notre secrétaire provincial actuel, toujours fébrilement actif, infatigable, avec de l'énergie à revendre: ne signait-il pas Horse Power? s'occupant avant tout du côté financier du journal dont il rédigeait pourtant la chronique sportive; Philippe Panneton, Ringuet, qui nous traitait en aîné, bourré de souvenirs scientifiques et littéraires qu'à froid il nous servait chaud; Hermas Bastien à l'article toujours prêt ou en puissance, et qui nous sauvait la vie quand, à la dernière minute, la copie venait à manquer; écrivain alerte, il racontait dans Le Quartier Latin du 27 novembre 1919 l'incendie de l'Université Laval, en même temps qu'il disait nos espoirs d'une nouvelle et plus belle université, plus solide et aux larges portiques s'ouvrant sur l'avenir; Henri Letondal, dont nous prisonnons les nombreux sketches sous le nom d'Henry Max, conteur spirituel, acteur et artiste. Il n'a pas changé... Que d'autres collaborateurs: Joseph Gingras, Jean Dufresne, Jean Nolin, Hervé Legrand, Gérard Denis, J.-A. Lambert, Gustave Chauvin, etc... Je relève aussi les noms du sénateur L.-O. David, de l'honorable juge Philémon Cousineau, de Maîtres J.-A. Beaulieu et Germain Beaulieu, d'Eustache Letellier de Saint-Just, de Paul Quintal Dubé, Édouard Chauvin, Albert Dreux, etc. qui nous ont donné des articles ou bien des vers. Certains écrits ont parfois soulevé des polémiques fort acerbes, comme le témoignent les pages du Quartier Latin de l'époque.

Rédacteur en chef du Quartier Latin de février 1919 à la mi-mai 1919, je recevais comme tel un salaire hebdomadaire de cinq dollars. Je souhaitais des émoluments plus substantiels au rédacteur en chef actuel. Est-ce Henri Murger qui a écrit? «Pour être considérées il ne manque à nos lettres que d'être riches», ce qui s'applique davantage à notre littérature canadienne-française. Je disais, il y a déjà longtemps, à un de nos écrivains que je ne nommerai pas et qui plaçait d'avance, au coût de \$1.00, le Recueil de ses œuvres qu'il devait publier et qu'il n'a d'ailleurs jamais publié: «Qui dira que notre littérature n'avance pas? Elle avance au moins la main...» Pour revenir à mon salaire de \$5.00 comme rédacteur en chef, que voulez-vous, il n'y avait pas alors de loi du salaire minimum ni d'union, mais seulement l'obligation d'un travail maximum. Je devais, pour cette somme, voir à ce que le journal paraisse, sans faute, chaque semaine, et pour cela pondre à pleines colonnes sous les pseudonymes de Paul Gernal, Jacques Tournesol et autres, recruter des collaborateurs, quémander des articles, corriger les épreuves et faire la mise en page du Quartier Latin au journal Le Canada où il était imprimé.

Je ne regrette pas cependant le temps que j'ai consacré au Quartier Latin, et je fus largement payé si je monnayai le plaisir que j'ai eu d'en être le rédacteur en chef, les amitiés que je m'y suis faites, et les souvenirs agréables qui charment encore mes veilles.

«J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.»

(Baudelaire)

CRÉDIT FONCIER FRANCO-CANADIEN

FONDÉ EN 1880

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

SIÈGE SOCIAL

5 EST, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL
CANADA

SUCCURSALES À

QUÉBEC — TORONTO — WINNIPEG — RÉGINA
EDMONTON — VANCOUVER
COMITÉ DE PARIS: 6, RUE VOLNEY

1929-1930... Mon temps de rédaction... On me demande mes souvenirs. Le recul des années m'inquiète et j'hésite à secouer cette poussière. Et pourtant, même si cette rétrospective devait n'intéresser personne, pourquoi ne pas m'y risquer puisque j'en espère pour moi-même le goût renouvelé d'un cher passé? On perd vite l'habitude et le goût d'écrire mais pas le souvenir d'avoir écrit; peut-on jamais s'en détacher froidement, sans une arrière-pensée de vanité ou d'angoisse?...

Rédacteur en chef du Quartier Latin! A vingt-et-un ans, le fardeau de mener un journal aurait pu m'effrayer, sans l'irrésistible attrait d'une fonction dont je rêvais alors de faire une carrière. Rêve éphémère. Le dur métier de journaliste n'a rien de commun avec certaines facilités de la vie d'écrivain. L'expérience me l'ayant vite appris, ma déception fut peut-être à la hauteur de mes espoirs.

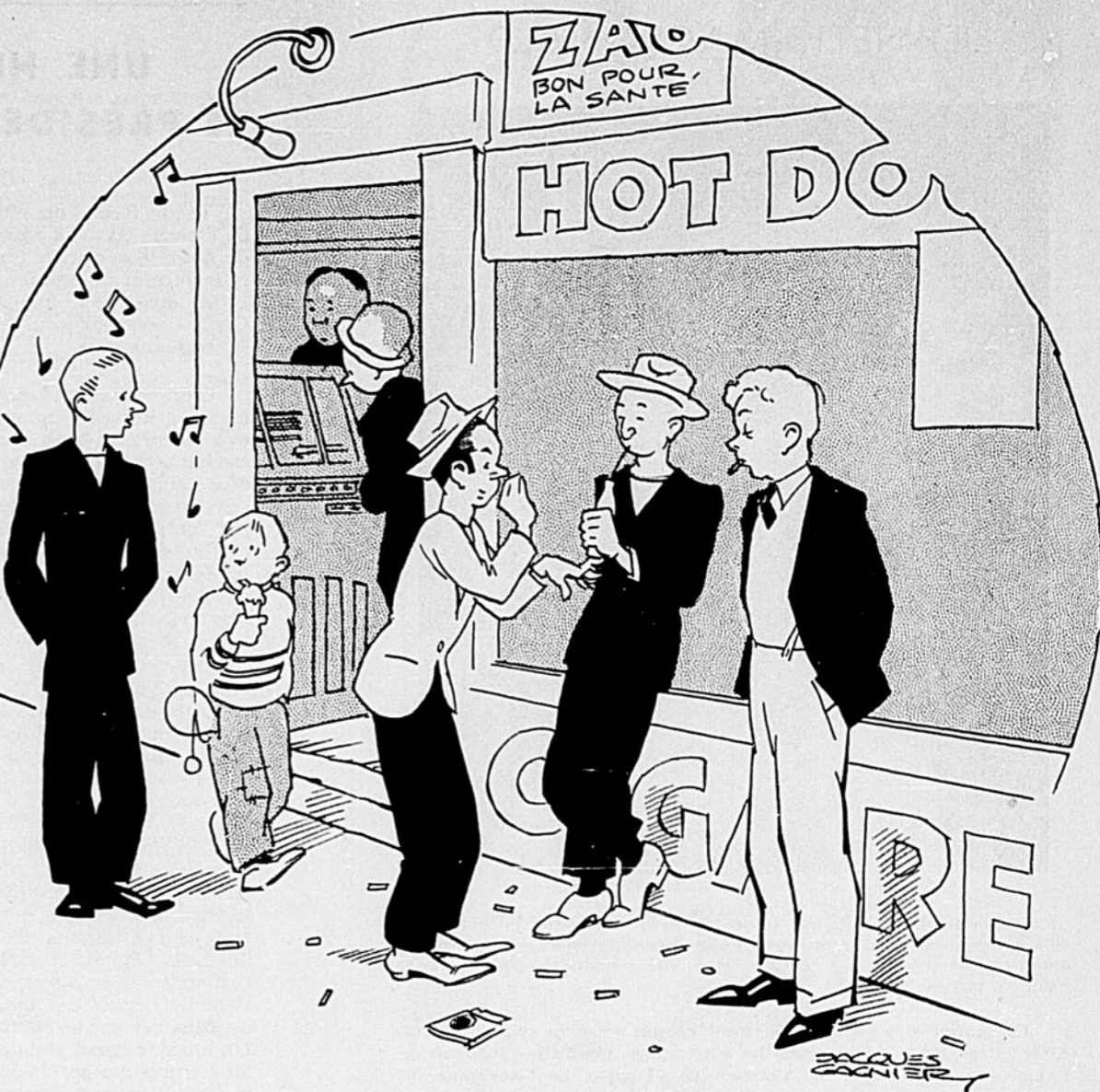
Que de sympathiques figures, pourtant, autour de cette table de rédaction où nous nous réunissions, chaque semaine, rue Demontigny!... Jovial, malin, l'abbé Pineault nous accueillait la main tendue, prompt à la réplique, facile au dévouement dont il faisait sa vie. À chaque assemblée, il nous remettait les textes revus, et censurés, et ceux d'entre nous qui ont aujourd'hui le courage de se relire peuvent avoir une idée de son indulgence et de sa patience.

Le directeur, Dr Wilbrod Bonin, présidait ces séances du lundi soir, avec la même assiduité qui, longtemps auparavant, en avait fait le plus précieux collaborateur du journal. Comme administrateur, Dr Maurice Ferron, énigmatique et souriant, nous apportait chaque fois le message que nous attendions avec le plus d'impatience: l'assurance que l'édition précédente avait fait ses frais et que nous pouvions sans trop de risque publier de nouveau. Problème hebdomadaire et sans cesse pressant; nous n'avions qu'un tirage limité dont les abonnements défrayaient en partie le coût d'impression, mais il fallait trouver des fonds chez des annonceurs sympathiques ou des mécènes hélas! trop vite blasés. Ferron faisait des miracles, Bonin torturait nos amis et l'on bouclait! Il fallait bien ces deux médecins étonnants, pour réussir chaque semaine la naissance d'une édition nouvelle.

La formule de notre journal était sans complication: éditorial, chroniques

D'ailleurs, à vingt ans, si la pensée n'est pas mûrie, le cœur déborde et coule à flot: il ne se vide et tarit que plus tard. À cet âge, on écrivait même sans rémunération aucune, uniquement pour voir couler le sang rouge de ses idées dans les veines d'un style qui cherche encore sa forme littéraire définitive. On écrit pour écrire, comme on respire pour vivre et aimer; la jeunesse et le printemps travaillent au miracle des éclosions spontanées.

Il y a vingt-cinq ans nous n'avions pas tous les avantages d'aujourd'hui, le radio, les vues parlantes; mais nous allions au cinéma Passe-Temps voir jouer Norma Talmadge ou Nazimova. Nous étions aussi des fervents du balcon, à l'Orpheum où Becman tenait l'affiche dans L'Épervier, La Flambée, La Rafale, Le Voleur, etc... Qui ne se souvient de l'élegant et svelte Becman dans ses complets impeccables non rationnés. Notre ami Letondal pouvait écrire que lorsque Becman interprétait un rôle, s'il lui arrivait de boire sur la scène, on entendait descendre chaque gorgée qu'il ingurgitait, tant la salle était silencieuse et tant était grande l'admiration des spectateurs et surtout des spectatrices. La ligne, la voix, le jeu de Becman faisait tout oublier, même la voix du souffleur qui parvenait parfois jusqu'à nous. En effet, Becman, sûr de son public, ne savait pas toujours ses rôles, mais il s'en tirait avec son talent. Il y a de nos jours de meilleurs acteurs; nous regrettons quand même Becman et le temps où dans le balcon de l'Orpheum les étudiants chantaient en chœur: «Ils sont en haut les moineaux!...» Ne serait-ce pas notre jeunesse que nous regrettons et le bon vieux temps du Quartier Latin?



L'AVENIR DE LA RACE...

des facultés, billet du jour, page sportive, page artistique, et quelques articles laissés à l'entière fantaisie de leurs auteurs.

Tenue sommaire et sans grande originalité qui avait aussi le mérite d'être sans prétention. Le ton n'avait rien d'académique: notre génération goûtait les carabines avec une insouciance que la crise économique avait à peine touchée et que l'inquiétude jeunesse d'aujourd'hui ne connaîtra pas.

Circulant presque exclusivement dans le milieu étudiant, le journal était rédigé en entier par les carabins, qui en avaient fait leur affaire. Nous ne songions guère, et ce fut sans doute une lacune, à solliciter la collaboration de nos professeurs ou de rédacteurs étrangers.

Le travail de mise en page se faisait surtout le soir. Je me rappelle avec effacement le nombre d'heures dépensées chaque semaine à la collection et à la disposition des articles. Rien n'est changé dans le journalisme, ni l'ère des ciseaux et du pot de colle, ni le travail aux petites heures de la nuit. Nous faisons imprimer à l'Éclairer dont les fenêtres donnaient rue St-Denis d'où nous pouvions à l'occasion voir les étudiants défiler en parade ou s'escrimer avec la police. Beau sujet d'inspiration pour un humoriste ou un chroniqueur sportif!...

Les Docteurs Paul Dumas, Théo. Godin, Geo.-Et. Cartier, Paul René Archambault, le notaire Théo. Legault, Thuriel Belzile, Me Claude Prevost, Léo Leblanc, et Roland Beaudry compartaient parmi les collaborateurs les plus assidus. Les polémiques de mon ami Paul Dumas, le plus sympathique pisse-vinaigre de son temps, donnaient au journal une couleur inestimable, et certains de ces articles sur les débutantes et les gardes-malades étaient lus par certains avec colère et dépit autant qu'ils faisaient la joie des amateurs de caricature et d'humour. Ceux qui l'ont connu savent aussi qu'il avait assez de facilité et d'esprit pour faire le journal à lui tout seul... et trouveront sans doute qu'il n'a guère changé.

Depuis cette année 1929-1930, le Quartier Latin s'est libéré d'un dilettantisme longtemps en faveur pour s'élever à un niveau de préoccupations intellectuelles supérieures. L'inquiétude actuelle de la jeunesse la presse de discuter son avenir. Les données du problème ne sont plus celles d'il y a quinze ans. Au Quartier Latin, l'étudiant trouve un médium d'expression bien à lui. Il faut le féliciter de l'avoir compris. Que ceux qui viennent après nous continuent, pour eux et pour les autres, de mieux penser, de mieux faire... et de laisser braire!... C'est là, en même temps qu'un programme, le meilleur souhait d'un ancien.

Jean Paul VERSCHULDEN

Rédacteur en chef 1929-30

Jeunes avocats, ingénieurs ou agronomes

N'oubliez pas que la compétence seule vous permettra de réussir. Et qui, de ceux qui aspirent aux plus hautes situations, peut se dispenser aujourd'hui d'une formation économique?

Inscrivez-vous donc à

L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

(affiliée à l'Université de Montréal et subventionnée
par le Secrétariat de la province)

Un programme d'étude, spécialement adapté à vos besoins, vous conduira à la Licence en Sciences commerciales et vous fournira cette formation économique indispensable à votre réussite.

Demandez tous renseignements au Directeur
535, avenue VIGER, MONTRÉAL

Gaston GIBEAULT,
avocat,
Sainte-Agathe-des-Monts.
Rédacteur en chef 1918-19

JEANETTE MACDONALD



Jeanette MacDonald, que l'on entendra en concert au Forum le 1er juin prochain, a de nouveau été choisie comme la vedette favorite des amateurs de théâtre à l'étranger dans une compilation faite par le "Motion Picture Herald".

La cantatrice a reçu dernièrement en une semaine un courrier de 4,000 lettres de ses admirateurs des autres pays. Ces lettres venaient de l'Angleterre, du Canada, de l'Ecosse, de l'Irlande, de l'Amérique du Sud, du Mexique, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Espagne, du Portugal, de la Finlande et de la Turquie. Tous louangeaient les magnifiques efforts de la vedette d'Hollywood.

LE COIN DU GRAPHOLOGUE

AVIS IMPORTANT

Le Quartier Latin publie aujourd'hui son dernier numéro pour la présente année universitaire, et le Graphologue regrette, vu l'espace strictement limité mis à sa disposition, les caprices de la mise en page et le nombre restreint de numéros du Quartier Latin, de n'avoir pu répondre, jusqu'ici par la voie de ce journal à toutes les demandes d'esquisses graphologiques reçues.

Plusieurs, les plus vieilles d'ant de la fin janvier, resteront forcément en plan d'ici la reprise de la publication du Q. L., soit en octobre prochain.

Le Graphologue espère que les intéressés et intéressées auront la patience d'attendre jusque là, à moins qu'ils ne préfèrent, pour obtenir une réponse immédiate par la poste, se conformer aux exigences du tarif régulier. Ils n'auront qu'à lui faire parvenir \$0.25 en monnaie, bon de poste, ou timbres et indiquer leurs noms et adresse, ainsi que, s'il y a lieu le pseudonyme dont ils avaient signé leur première demande. Réponse suivra sans tarder.

Le GRAPHOLOGUE

RETROSPECTIVE OU

UNE HEURE AVEC... LE PRÉSIDENT DE L'A.G.E.U.M.

Thème fécond des étudiants complaintes que celui de l'incurie, de l'inertie ou de la parcimonie des "patres conscripti" du Conseil de notre Association générale. Or, si pareilles doléances sont le plus souvent injustifiées, je pense qu'elles le sont particulièrement cette année, où, malgré des difficultés infiniment accrues, le Conseil sera parvenu, tout compte fait, à un ensemble de réalisations imposant.

C'est ce désir de rendre à César, à tous les modestes et éminemment pacifiques Césars de l'A.G.E.U.M., ce qui leur revient, qui m'a amené, un beau soir de printemps, chez Marcel Caron. Les étudiants connaissent à peu près tous "le Président". Que je dise seulement, pour ceux qui d'aventure n'en auraient pas l'avantage, qu'il est d'un commerce agréable, fort accommodant par tempérament, partisan du "toujours mieux", et qu'il vous cultive un de ces sourires à éteindre les rébellions; pour les intéressées, qu'il porte, tel un vêtement de haute couture, un physique alléchant, et se porte, en dépit d'un travail harassant, comme un charme...

Courte palabre sur les examens et nous en venons à l'"inter-viou". Non point cependant avant que Marcel n'eut pris soin de partager entre tous les officiers de l'A.G.E.U.M. le crédit du travail accompli. "C'est un travail d'équipe que nous faisons", ajoute-t-il. Et puis, en un raccourci de quelques quarts d'heure il me résume à larges traits cette autre année carabine qui va finir tout à l'heure.

La situation du début n'était guère prometteuse: depuis au-delà d'un mois, l'entrée à l'édifice de la montagne avait été, de semaine en semaine, différée. Au moment où enfin s'installent les Facultés logées à la montagne, notre petit peuple se voit soustrait de quelque trois cents étudiants des Hautes-Etudes, partis pour la "croisade" des blés. Par surcroît, les locaux de l'A.G.E.U.M. et des constitutives se découvrent nus comme vers, tandis que le mobilier s'ennuie depuis des mois sous une épaisse couche de poussière ou dans des caisses, amoncelé au fond d'une des salles de billard. Un aménagement rudimentaire, — encore hautement perfectible: les serrures des portes des différentes salles en question demeurent encore purement décoratives, faute de clefs, — ne viendra que plus tard. Les étudiants, un peu perdus dans l'immensité de l'édifice, prennent du temps à se sentir les coudes. Citoyens de quartiers chics, nous sommes en revanche éloignés du centre de la ville et de tous les services qui s'y rassemblent. Enfin, il y a la guerre, ses restrictions et ses ennuis.

Ainsi, par suite de l'un ou de l'autre ou de la conjugaison de tous ces handicaps, il s'en est fallu de peu que la Ligue de quilles ne dut disparaître cette année, et ce n'est qu'après trois semaines de démarches et de recherches et grâce au dévouement de Maurice Lamoureux et d'Albert Royer qu'on est parvenu à l'organiser; le bottin a vu sa publication entravée d'une foule de difficultés nouvelles, et de ce fait retardée de trois ou quatre semaines; la location du chalet de ski est devenue toute une longue affaire et a failli devoir être contremandée. Et j'en passe.

Pourtant, l'année aura été tout aussi bonne et même, à maints points de vue, meilleure que les autres. Tandis que, soutenues, guidées par l'A.G.E.U.M., les constitutives s'acquittaient de leurs tâches habituelles, s'ébauchaient, puis prenaient corps plusieurs initiatives sans précédent. Et il sied ici de dire que le seul fonctionnement des constitutives et les seules affaires courantes: perception des revenus, organisation du budget, répartition des allocations entre les constitutives, relations diverses de ces dernières avec l'A.G.E.U.M., représentent déjà pour le Conseil une respectable somme de travail.

Mais les officiers de l'A.G.E.U.M. ne s'en tinrent pas là. Constatant ils ont cherché à innover, et par ailleurs on les a trouvés prêts à seconder tous les projets qui en valaient la peine. De sorte qu'il serait malséant, cette année, de les accuser d'avoir lésiné ou sur leur temps ou sur les fonds à leur disposition.

Dès le début de l'année, lors de la semaine d'opéra au Théâtre St-Denis, ils voyaient à obtenir et à distribuer parmi les étudiants quelque trois cents billets pour les représentations de "Samson et Dalilah" et de la "Fiancée vendue". Vers le même temps, ils participèrent à la mise sur pied de l'association des "Amis de l'art", dont au surplus l'A.G.E.U.M. s'engageait à assumer, pour tous les étudiants désireux d'en devenir membres, les trois cinquièmes des frais de cotisation. En vue d'assurer aux étudiants l'exclusivité des avantages de l'A.G.E.U.M., une carte officielle était remise, — et ce pour la première fois, — à tous les étudiants en règle avec cette dernière. A partir du 8 janvier, l'Association défrayait à même ses fonds le prix d'entrée, aux réceptions du Cercle universitaire, de Carabin et de sa douce. Ceux-ci, elle les conviait récemment, et sans que Carabin eut un traître sou à verser, fait unique dans nos annales, au magnifique concert d'Arthur LeBlanc. Depuis longtemps on rêvait de doter l'Association d'une discothèque: au coût de plus de mille dollars, le Conseil de cette année a, comme l'on sait, matérialisé ce rêve. Et dans le même ordre d'idées, on réussissait, en collaboration avec la Société artistique, ce concert d'étudiants de samedi dernier.

Enfin, grâce à l'appui de l'A.G.E.U.M., paraîtra dans une couple de semaines, et sera gratuitement distribué à tous les étudiants et sera répandu par toute l'Amérique un luxueux album photographique sur notre Université: publication conçue et réalisée au prix de bien des peines par Roland Lefrançois, au zèle duquel je me plais ici à rendre hommage.

Au compte de l'A.G.E.U.M. doit être encore portée la solution de l'épineux problème créé entre les Hautes-Etudes et Polytechnique

ELEANOR STEBER



"LES NOCES DE FIGARO" AUX FESTIVALS DE MONTREAL

Cet opéra-comique, qu'un biographe de Mozart qualifiait de chef-d'oeuvre de musique souriante, sera présenté au théâtre His Majesty's, les 24 et 26 mai, sous la direction de Sir Thomas Beecham.

Voici quelle en sera la distribution: la Comtesse: Eleanor Steber; Suzanne: Audrey Mildmay Christie; Chérubin: Frances Greer; Figaro: John Brownlee; le comte: Francesco Valentino; Bartholo: Gerhard Pechner.

A l'exception de Audrey Mildmay, tous ces artistes appartiennent au Metropolitan et interpréteront des rôles qu'ils ont souvent joués à New-York, soit au théâtre, soit à la radio. C'est dire qu'ils sont depuis longtemps connus

et appréciés des radiophiles de chez nous.

Audrey Mildmay est à la fois fondatrice et figurante des célèbres Festivals de Glyndebourne où de concert avec son mari, John Christie, elle a installé un opéra dans un ancien manoir de style Tudor, au coeur de la campagne anglaise. La guerre a ramené Audrey Mildmay et sa famille à Vancouver et c'est Sir Thomas Beecham lui-même qui l'a choisie pour personnifier la charmante Suzanne des Noces de Figaro, rôle qu'elle a déjà tenu à plusieurs reprises et toujours avec un immense succès.

Le Dr Herbert Graf et M. Richard Rychtarik, tous deux du Metropolitan, s'acquitteront du soin délicat de la mise en scène et des décors.

d'une part et l'Association générale d'autre part par le transfert à la montagne des autres Facultés. En outre, il est bon qu'on le sache maintenant, au temps où le sort de certaines Facultés, dites non-essentiels, a été en jeu, l'A.G.E.U.M. n'a pas hésité, pour tenter de les sauver, à faire les démarches, à préparer les documents voulus. Et l'on aura pu remarquer, par exemple lors du congrès à Montréal de la F.C.U.C., que l'A.G.E.U.M. n'a rien négligé pour développer nos relations avec les étudiants des deux autres universités françaises.

Eh! voilà le rôle qu'a joué cette année l'A.G.E.U.M.! Celui de son Président, Marcel, a oublié d'en dire mot. Alors qu'il eût pu, à plusieurs moments et sans forfaire à la vérité, parler uniquement à la première personne.

A revivre toute cette geste d'une année de vie universitaire, le temps dont nous disposions tous les deux s'est rapidement écoulé. Je prends congé du Président, le tram du retour et la sombre résolution d'étudier le reste de la soirée...

Gaston POULIOT

EXÉCUTIFS DES CONSTITUTIVES POUR 1943 - 44

QUARTIER LATIN

- Directeur..... Gaston Pouliot, Droit
Rédacteur en chef..... Jacques Fontaine, Droit
Secrétaire de la rédaction..... Fernand Séguin, Sciences
Administrateur..... Pierre Vaillancourt, Médecine

SOCIÉTÉ DES DÉBATS

- Président..... Gabriel Marchand, Droit
Vice-président..... Maurice Noiseux, Médecine
Secrétaire..... Louis-Philippe Dupuy, Droit
Trésorier..... Gilles Grignon, Médecine

ASSOCIATION ATHLÉTIQUE

- Président..... Philip Ewart, Polytechnique
Vice-président..... Réal Laverdure, Hautes-Etudes
Secrétaire-archiviste..... Yves Prévost, P.C.B.



VERSEMENTS FAITS

aux détenteurs de polices de la province de Québec au cours des dix dernières années:

\$90,000,000

SÉCURITÉ ASSURÉE

SUN LIFE OF CANADA

REMERCIEMENTS

A

NOS ANNONCEURS

"VUE DE LA TERRE PROMISE"

La CHRONIQUE DES PASQUIER, l'insurpassable chef-d'oeuvre de Georges Duhamel, est l'histoire captivante d'une famille française racontée en huit romans aussi intéressants les uns que les autres et dont chacun constitue un livre complet qui peut être lu seul.

VUE DE LA TERRE PROMISE, le troisième roman de cette CHRONIQUE DES PASQUIER dont Les Editions Variétés ont entrepris la publication au Canada, a plusieurs thèmes qui en font un livre remarquable.

Là, les enfants Pasquier commencent à vieillir. Et voilà que tout est changé dans la famille, car chacun veut vivre, vivre pour soi; chacun veut aimer, jouir de la beauté du monde, se sauver, aller vers une terre promise.

Une soif d'amour, de liberté, de gloire assaille tous les Pasquier.

La triste et courageuse figure de la mère se penche sur les ambitions de ses enfants. Raymond Pasquier, le père, à la fois fantasque, colérique et bon, n'échappe pas au souffle de liberté qui passe sur les jeunes. Et puis c'est l'amour, la liberté et la gloire qui apportent une amère déception à la grande artiste Cécile Laurent, lui, le "cher Laurent" récolte de bien tristes compensations et l'ambitieux Joseph subit des déboires financiers.

Sous la plume de Duhamel, les grands malheurs, les petites joies nous émeuvent vivement et servent à donner un livre qui se classe parmi les meilleurs romans modernes français.

(1) Un volume de 250 pages. Prix \$1.25, par la poste \$1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal.

"CHAMBRE D'HOTEL"

Librairie Arthème Fayard éditeur, Paris 1940. Distributeur pour le Canada: Librairie J. A. PONY Limitée, 554 est, rue Ste-Catherine, Montréal.

"Chambre d'Hôtel", de Colette, réunit deux nouvelles dont la première seule porte ce titre et semble un chapitre infiniment précieux arraché aux souvenirs de celle qui fut, avec tant de troublante pénétration et de vie si ardente, la moraliste des tournées de music-hall et l'inoubliable "vagabonde".

L'autre histoire nous conte un "en-voltement", opéré par sorcellerie ou simplement par haine amoureuse, dans un ménage de tout petits bourgeois où une épouse déçue, une belle-soeur jalouse, assasinent de loin un pauvre

homme, fort éloigné de se croire victime des pratiques démoniaques.

Ces deux nouvelles, d'une lecture extrêmement attachante, sont contées avec cette maîtrise nonchalante, cette délicatesse très appliquée, cette finesse minutieuse dans la sensation, suprême souci de l'auteur, et dans le souvenir, entretenu avec amour, qui caractérisent l'oeuvre de Colette, lui donnant une note et un ton inégalés et inégalables.

"CHAMBRE D'HOTEL" est un livre qu'il faut lire, comme toutes les oeuvres de Colette, pour goûter un plaisir un peu spécial et très délicat.

Un volume de 225 pages, format bibliothèque. Prix du volume, \$1.25; par la poste, \$1.35.

A LA MANIERE DE 1920-25

LETTRE OUVERTE AU DIRECTEUR

Monsieur Maurice Blais, directeur,
Le Quartier Latin,
Montréal.

Mon cher directeur,

Lorsque dernièrement, au téléphone, vous m'avez demandé un article pour le numéro spécial de votre journal, à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire de publication ininterrompue (on l'a tout de même enfanté viable!), j'ai tout de suite répondu: "Mais oui, avec plaisir!" Et je vous avoue bien humblement que j'ai senti mon torse se bomber de fierté, que ma voix aurait résonné d'importance, si j'avais ajouté un seul mot.

Que ne l'ai-je fait et pour vous refuser encore! Car je ne cesse depuis lors de me repentir de ce "oui" qui m'a échappé, que je n'ose pas vous accuser de m'avoir arraché parce que je n'ai pas eu la velléité d'une protestation.

Pourtant je serais justifiable de la porter cette accusation: votre appel téléphonique m'a soudain fait perdre mon équilibre affectif que je ne suis pas bien sûr d'avoir complètement recouvré. Si vous êtes de bonne foi, vous allez devoir admettre que cette prétention n'est pas chez moi l'effet de la déformation professionnelle. Vous avez commencé par me "conditionner" à l'acceptation en me déclinant vos titres de docteur en médecine et de directeur du *Quartier Latin*: impossible de tenter un refus sans y mettre des formes que je n'aurais d'ailleurs pas eu le temps de chercher. Vous vous êtes empressé d'ajouter: "Vous avez été collaborateur, rédacteur, et directeur du *Quartier Latin*, au cours de ses premières années d'existence." Notez, je vous prie, le dynamisme de ces simples mots qui trahissent le journaliste habile, au fait des faiblesses de la vaniteuse humanité: vous me reportez soudain à vingt et quelques années en arrière, vous m'y faites gravir en une seconde la pente raide qui mène au faite de la "gloire journalistique" (ça m'a pris quatre ans dans le temps et c'était déjà un record!). Puis pour être bien certain que je ne retrouve pas mon souffle, que j'ai même le vertige, vous avez ajouté: "Vous avez été un pionnier..." Songer que l'on a été un pionnier, monsieur, ne rajeunit pas précisément; rien d'étonnant qu'on sente ses genoux trembler, surtout après une aussi rapide ascension.

Si je ne vous comprenais, mon cher directeur, parce que j'ai fait votre métier et qu'il m'a semblé, en parcourant quelques numéros de votre journal, que les étudiants sont encore moins nombreux à collaborer que de mon temps, je vous en voudrais.

Mais je ne vous en veux pas. J'ai même essayé de vous rédiger l'article demandé. Pour retrouver l'atmosphère d'il y a vingt ans et ma facilité (?) d'écrire du temps, j'ai couru acheter le dernier numéro du *Quartier Latin*. J'ai eu l'impression de me trouver en face d'un grand jeune homme de vingt-cinq ans, très studieux, très sage, qui tâche de passer inaperçu, sous les traits de qui il m'a été impossible de retrouver le "petit" si gai, si remuant, un peu trop peut-être, sur l'enfance duquel nous avons veillé avec d'autant plus d'indulgence que "certains" lui faisaient les gros yeux... Ne voyez pas là un blâme, ni une mcquerie: c'est une simple constatation, probablement très subjective, d'un homme qui approche de l'âge où on commence à trouver que rien ne vaut plus "son temps". Mais je m'en rends compte et vous prie de me le rappeler si vous avez connaissance un jour que je l'oublie.

Donc, je me récusé. En toute honnêteté, je me sens incapable du genre d'article coutumier aux anniversaires: réminiscences, anecdotes fines ou gaies, réparties fines de quelque copain qu'on finit par s'attribuer sans vergogne. J'ai beau interroger ma mémoire, elle reste vide comme un communiqué officiel de guerre. Elle doit être bien mauvaise ou la mémorisation des textes latins ou grecs dont nos maîtres, au collège, disaient tant de bien n'était pas si efficace après tout. C'est à peine si je puis provoquer, sur l'écran de mon imagination, le défilé des figures de mes camarades au *Quartier Latin* d'il y a vingt ans; et je ne parviens pas à mettre des noms sur toutes, si souriantes et sympathiques qu'elles remontent du passé. J'ai peut-être eu le tort de trop laisser sécher le lubrifiant de l'amitié dans les rouages de cette mémoire...

Mais un désir me hante, effet de la déformation (pourquoi pas de la formation?) professionnelle cette fois, il faut bien le reconnaître, celui de tenter l'analyse de nos motivations d'alors, à nous du *Quartier Latin* de 1920-25.

Que cherchions-nous? A quoi rimait notre genre d'activité? Le prestige de notre Université rebaptisée, renouée par son autonomie, était-il tout simplement ce à quoi nous visions dans un magnifique oubli de nous-mêmes? Allons donc! Nous n'étions que des êtres humains et jeunes encore. Était-ce égoïsme notre propre prestige? Certains croyaient, avec raison, avoir des aptitudes littéraires et voulaient les développer évidemment. D'autres avaient la prétention d'avoir des idées, — ils ne se trompaient pas tous —, et voulaient les communiquer, à transmettre le dynamisme, en constituer des courants d'opinion. Plusieurs, — et j'étais du nombre, je crois —, si on les eut questionnés, auraient répondu qu'ils avaient besoin d'action. C'est précisément ce motif, trop vague ainsi exprimé, mais plus près que tous les autres de la vérité, qui va nous permettre de trouver nos vraies motivations, celles — disons-le tout de suite — de la jeunesse de tous les temps.

L'adolescent a quatre ou cinq ans pour prendre conscience des transformations, des maturations devrait-on dire, qui normalement s'opèrent en lui, pour s'apercevoir que ses concepts d'enfant ne peuvent plus suffire à la phase de la vie où il en est arrivé, pour faire l'apprentissage de la liberté grandissante qui devrait être sienne. Il acquiert de nouvelles idées de valeur, celle de l'adulte, qu'il croit uniques, originales, — qui le sont assez souvent dans leur forme propre à sa personnalité —, et il est pressé de les exprimer sans trop se rendre compte qu'il veut surtout les éprouver dans l'état d'incertitude qui est d'habitude sien; il a hâte en un mot d'affirmer sa personnalité. C'est toute cette motivation complexe, bien en accord avec les données de la psychologie moderne qui se rapproche bien plus de celle des Anciens, Saint-Thomas en tête, que ne veulent l'admettre — ou le peuvent le

comprendre — ses adversaires, c'est tout cela qui nous animait et qui doit encore animer la jeunesse qui nous a succédé à l'Université.

Mais nous n'étions plus des adolescents, pensera-t-on. Chronologiquement non, mais caractérollogiquement oui: la formation, selon des formules ou des interprétations en honneur alors et qui prévalent encore trop, dans la famille, aussi bien que dans les maisons d'éducation avait, consciemment ou non, prolongé pour nous l'adolescence jusqu'à vingt ans et plus. Nous avions enfin, relativement en réalité, l'occasion d'exercer de l'initiative, de prendre des responsabilités, de sortir des rangs bien droits dans lesquels on nous avait forcés de marcher il n'y avait pas bien longtemps encore, de sortir également du sacro-saint silence qu'on nous avait imposé depuis si longtemps.

C'est partir en guerre contre des moulins à vent, comme Don Quichotte, penseront avec condescendance des tenants de la bonne vieille discipline formaliste. Je veux bien admettre que les rangs, le silence, à eux seuls n'auraient probablement pas suffi à retarder tellement la maturation caractérollogique des adolescents; mais si je les cite, c'est qu'ils symbolisaient, et symbolisent encore à certains endroits, un ensemble de méthodes supposées formatrices défavorables au développement moral de la personnalité.

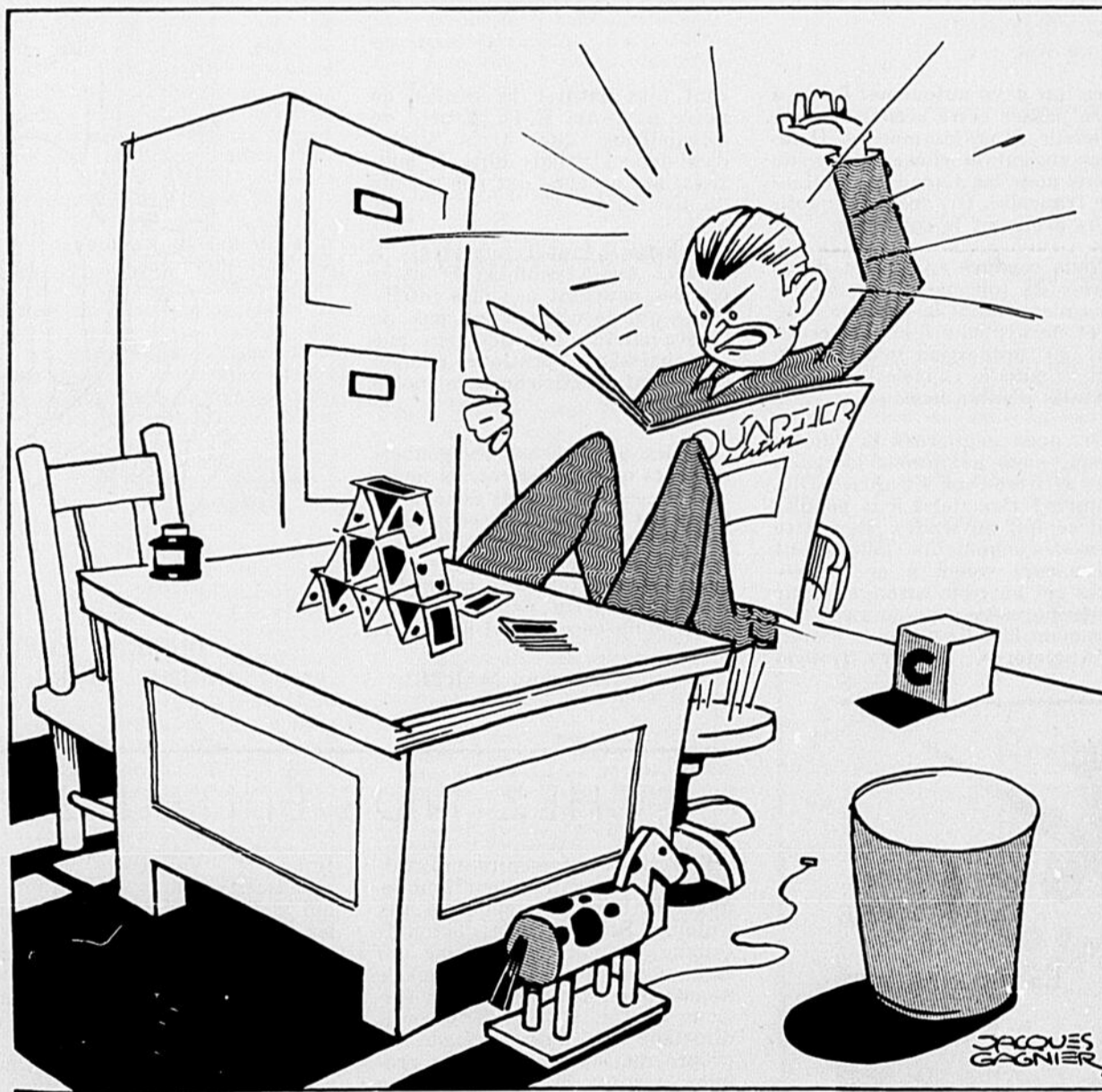
Quand, parmi nous, au *Quartier Latin*, certains faisaient entendre des revendications patriotiques (peut-être plutôt raciales?), d'autres critiquaient vertement des courants d'idées politiques ou littéraires, et quelques-uns croyaient suivre tout simplement des goûts et s'amuser, tous n'obéissaient qu'à une seule tendance au fond identique, l'affirmation de leur personnalité, son épanouissement.

Et voilà, monsieur le directeur, comment se termine cette lettre que j'ai commencée en blaguant, comme je l'aurais fait alors, selon une méthode toujours efficace quand on s'adresse à des gens aussi jeunes ou plus jeunes que soi. Si je n'avais constaté, au congrès de l'Enseignement secondaire, en juin dernier, que c'est une majorité de gens de mon âge et plus jeunes qui pense ainsi, je pourrais craindre le sort de ce philosophe de la Grèce antique que l'on condamna à boire la ciguë pour avoir perverti la jeunesse. Le café a beau être rationné, on peut tout de même choisir le breuvage qui le remplace...

Un ancien du *Quartier Latin* toujours à son service,

J. E. A. MARCOTTE, M.D.

Directeur 1923-24



UNE MANIERE DE COLLABORER...

Conseils sur Marche

Le bon marcheur ne sonne pas du talon, il évite les chocs qui ébranlent le système nerveux. Grâce aux vertus de souplesse et de confort des SLATER, tous les muscles du pied jouent. Il en résulte une démarche élastique et franche qui fait dire: "Il porte des SLATER."

Sans l'ardoise nulle chaussure n'est Slater

SLATER

POUR HOMMES ET FEMMES

IL NE RESTE QUE

245 JOURS

D'ICI NOËL

Faites

vos achats

de bonne heure

L'ÉTUDIANT AMÈNE
SES PETITES AMIES
CHEZ
GERACIMO
412 est, rue Ste-Catherine
AIR CLIMATISÉ

ROUGIER FRÈRES
Spécialités Pharmaceutiques
350, RUE LA MOTTE
MONTREAL

CAUSERIE

Je prépare une conférence, mon amie —
aimeriez-vous entendre ce que déjà j'en ai rédigé?
Bien, voici:
"Mademoiselle, —
"mademoiselle j'en ai assez de vous appeler mademoiselle —
"et je me dis toujours que...
"C'est plus qu'un problème —
"je risque que vous ne pensiez: c'est un conformiste,
"qui ne sait aimer que civilement...
"Ou encore, au contraire,
"que vous jugiez: il a, de la fougue de reste, mais, mon Dieu,
"que n'ignore-t-il pas des bonnes manières?
"Vous voyez ma situation
"qu'y a-t-il à faire? Je ne peux pourtant pas freiner,
"et toujours aimer comme ce soir...
"Il faut, et absolument,
"qu'une quelconque chose ait été créée dans ce que l'on appelle
"intimité, — et que moi j'ignore encore...
"Il faut...
Et voilà mon amie où j'en suis, — pour le moment:
panne très sérieuse, et il semble bien que c'est définitif...
Mais enfin, même si jamais
je ne la termine, ni ne la prononce cette conférence,
vous ne vous étonnez pas trop qu'à la fin je vous dise: chérie...?
Jan HAMORANT

COMPLIMENTS DE

WILFRID MÉTHOT

LIMITÉE

ANGLE ONTARIO et ST-DENIS

PHOTOGRAPHE
ATTITRÉ DES
ÉTUDIANTS

Albert Jumas

309, RUE STE-CATHERINE, (Près St-Denis)
STUDIO: LANCASTER 5478
Domicile Outremont: CALUMET 5961

LE MASQUE DE LA GUERRE⁽¹⁾

L'Hôpital Saint-Joseph a été militarisé. Nos malades sont évacués sur des hôpitaux de province. Avant qu'ils ne s'en aillent, il faut à chacun ajuster un masque anti-gaz.

Jolie besogne. Nous allons de pavillon en pavillon avec notre provision de masques sur un chariot.

Etrange! Etrange et douloureux ce pauvre besoin de vivre qui nous tient jusqu'aux confins, qui nous dévore jusqu'aux limites où notre vie n'est plus que ce halètement, où notre vie n'est plus que cette laborieuse recherche d'un peu d'oxygène et ce combat ardu contre le froid qui nous gagne lentement, implacablement, cellule après cellule.

Parmi nos grands malades, un seul, un vieux, nous déclare qu'il aimera mieux mourir empoisonné que de s'appliquer sur le visage ce terrible cataplasme. Les autres s'inquiètent fiévreusement de savoir si le masque est bien ajusté.

Ces cancéreux dont je sais les nuits hantées par la souffrance, dont je connais les jours indisciplinés, traversés par la hantise de la nuit à venir, avec quel empressement, avec quelle frénésie ils désirent vivre jusqu'à la dernière ces douloureuses secondes dont sont faites désormais leurs minutes et leurs heures.

Je regarde avec étonnement tous ces "tubards", haletants et crachants, incrustés avec ardeur leur mince visage de rongeurs, aux pommettes fardées de fièvre, dans le puant moulage de caoutchouc. A travers les hublots, leurs yeux agrandis par la maigreur paraissent plus dilatés encore et la buée qui se dépose en fait des yeux humides, des yeux macérés, marqués, des yeux anxieux. Ils tiennent à ce hoquet de vie qui les agite encore. Ils espèrent conduire jusqu'au bout de la sombre guerre ce souffle qu'ils cherchent et qui, seconde après seconde, semble devoir les déserrer à jamais.

Et toi, mon pauvre Tobi, c'est ta superbe barbe que tu dois sacrifier, ton dernier, ton seul orgueil, ta belle barbe de Père Noël qui dégringolait en flots frisés sur ta poitrine d'oiseau.

Et vous, mes chères sœurs, il vous faut enlever les ailes blanches de vos amples cornettes pour ajuster ce masque qui n'est pas tout-à-fait celui de la charité.

Chanceler nous a enseigné à bâtir des masques pour nos routiers qui jouaient la comédie: le masque de la Joie, celui de la Peur, celui de la Haine. Tous les masques.

Celui de l'Horreur, c'est ici que j'en vois le parfait modèle.

Ces yeux élargis, ces yeux d'hypnotisés, ronds comme des piastres, sans paupières ni cils, stupidement ouverts à la lumière comme ceux d'un veau naissant.

Ce groin sans nom à l'anatomie burlesque qui tient de la mandibule et du suçoir, qui occupe le milieu entre la ventouse et la pomme d'arrosoir.

Ce front lisse et fuyant, simiesquement bas, et cette touffe tout-à-coup qui se dresse comme un crâne tondu de zoulou.

Ces innombrables bajoues se creusant et se boursoufflant au rythme de la respiration, aux frontières desquelles surgissent, entre les courrois du harnais, ridiculement rouges à cause de la comparaison, ridiculement larges sur le visage aminci, ces deux cartilagineuses excroissances.

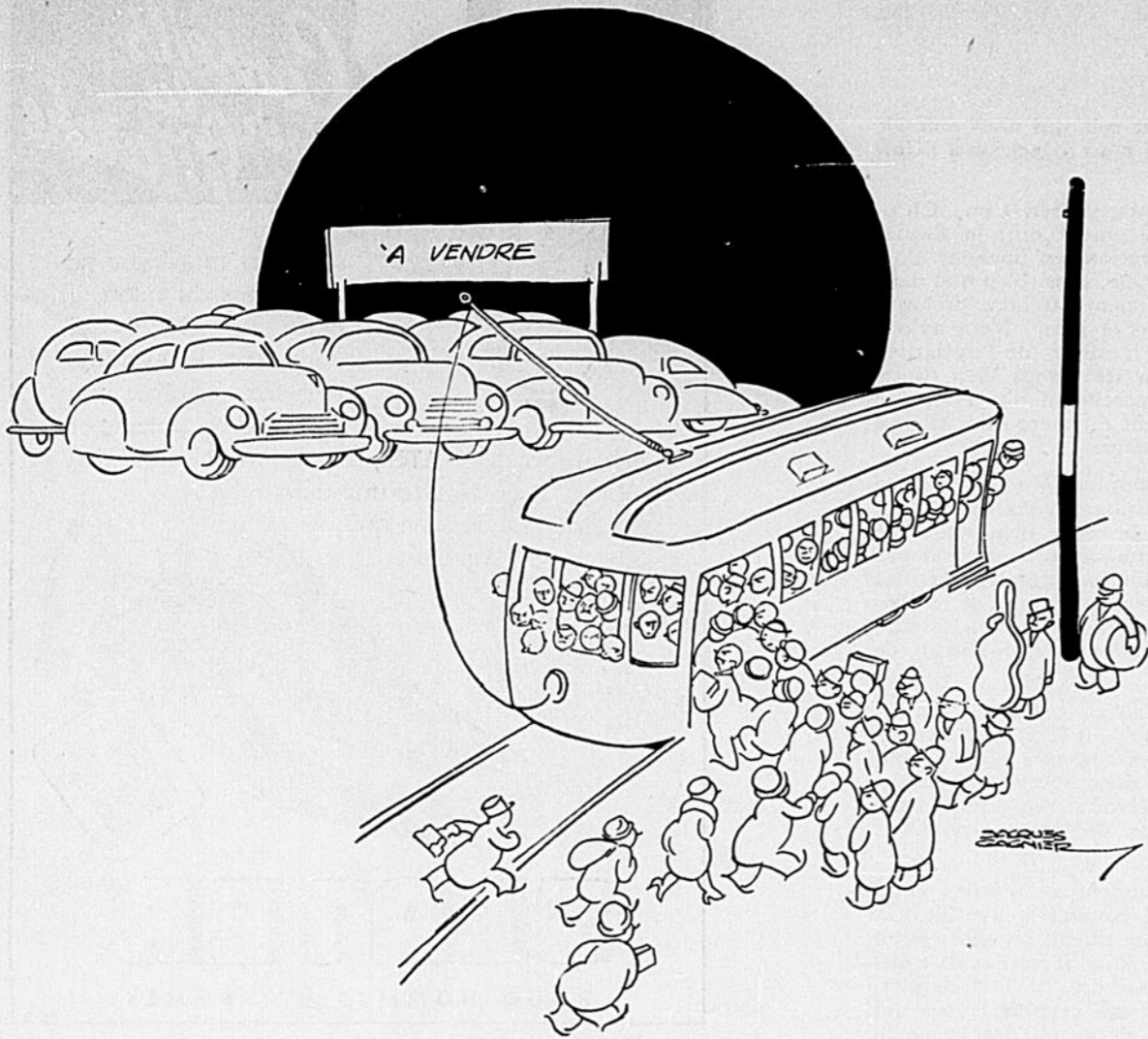
Et, à la place du nez, ce clapet, agité de claquements mats comme en fait le bec de Tati, mon lézard vert, quand il happe des mouches.

Chanceler est enfoncé. Le masque de cette guerre, le masque de l'Horreur.

R. THEORET, S.R.
Scout de France.

Rédacteur en chef 1931-32

(1) Extrait d'un livre qui ne paraîtra pas.



FUITE DE GAZ...

ET APRÈS?... EN POLITIQUE CANADIENNE

Le premier juillet 1867, la reine Victoria, régnant alors sur le trône d'Angleterre, sanctionnait de son autorité l'Acte de l'Amérique britannique du Nord.

Par ce pacte fédératif — le Canada étant une fédération d'états et non une confédération comme on se plaît à le dire — notre pays devenait maître de sa politique intérieure. Une première étape vers la conquête de notre liberté commençait. 1931, avec le Statut de Westminster, devait en être le terme.

En effet, si 1867 nous accordait la liberté en politique intérieure, 1931 nous reconnaissait l'autonomie en politique extérieure. Fait d'une portée considérable puisque le gouvernement canadien ne devait plus nécessairement adapter sa politique à celle du Royaume-Uni.

Nous sommes donc une nation

libre, un pays autonome. Reste à faire passer cette reconnaissance officielle dans les moeurs. D'aucuns croient la chose facile du moins pour les Canadiens de langue française. Or, des faits quotidiens prouvent le contraire.

Nous sommes en guerre. Trois années de tourmente comme jamais n'en connut la machine ronde et un système d'impôts croissant en proportion géométrique sont là pour le rappeler aux plus distraits d'entre nous.

Or, nous gagnerons la guerre. Mieux, nous gagnerons la paix, nous affirme-t-on. Et après? Oui, et après? Demandez à la population ce qui adviendra de notre pays—les enquêteurs Gallup n'ont pas encore songé à ce faire—après cet horrible carnage? Pour plusieurs, notre pays devra nécessairement être lié plus que jamais à l'Angleterre. D'autres trouve-

ront tout naturel la cession de notre pays au E.-U. Esprit de colonialisme que trois siècles d'existence, j'allais dire de subjugation, ne nous ont pas permis de dissiper.

Pourquoi faut-il appartenir à celui-ci ou à celui-là? D'autres peuples pourtant pas plus intelligents que le nôtre n'ont pas de "mère-patrie". Pourquoi pas une reconnaissance pratique et non seulement "officielle" de notre autonomie?

Si les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent, ils jouissent aussi des libertés dont ils se montrent dignes. Chassons donc de nos moeurs cet esprit de nation - foetus, débarrassons - nous donc de cette tendance colonialiste. Tout cela ne dépend que de nous. Mais encore faut-il vouloir.

Fernand MARTEL



DIOGENE CHERCHE UN HOMME... AVEC UNE TETE!

CHEZ NOS ÉDITEURS

Il n'est pas nécessaire, croyons-nous, de présenter bien longuement M. Bernard Valiquette aux lecteurs. Ses multiples activités comme éditeur en font une des figures les plus connues dans le monde des lettres. Parti des éditions de l'A. C. F., où il était directeur littéraire, il fonda sa propre maison d'édition. Le premier volume à paraître avec Bernard Valiquette comme nom d'éditeur était la "Conquête économique", d'Edouard Montpetit, qui sortit de presse le jour même de Munich. Depuis ce temps, soit plus de 4 ans, près de 140 volumes ont été édités chez Bernard Valiquette; ouvrages d'auteurs canadiens, pour une bonne moitié, et d'auteurs étrangers, parmi lesquels les plus grands noms de la littérature.

"Cette grande activité de l'édition ou plutôt cette situation extraordinaire que connaissent présentement les éditeurs canadiens par suite de la guerre, fait remarquer M. Valiquette, présente pour nous de multiples avantages. Avec l'arrivée chez nous d'auteurs étrangers de langue française, une concurrence s'établit qui ne peut fournir que d'excellents résultats chez l'écrivain et chez le lecteur. A ce contact encore plus immédiat des écrivains étrangers, le public est plus exigeant et les écrivains deviendront sûrement plus audacieux. Déjà, l'on peut voir, con-

tinue M. Valiquette, par les manuscrits soumis, que les jeunes qui veulent écrire et leurs aînés, les écrivains connus, ne présentent plus avec la même aisance des oeuvres faciles, vagues et peu compromettantes, aux éditeurs. Et cela ne peut aller qu'en s'améliorant."

M. Valiquette a comme principal souci d'établir une oeuvre d'édition qui demeurera. "Les livres d'actualité, si bien écrits soient-ils, passeront, dit-il. Il nous faut des oeuvres signées des maîtres de l'heure ou du passé, reflétant les problèmes de tous les temps, que ce soit en poèmes, en tragédies ou en romans. C'est ainsi que nous préparons un volume qui contiendra les oeuvres poétiques complètes de Victor Hugo. En qualité, ce livre pourra être comparé aux meilleures éditions françaises."

Dans le domaine des réalisations canadiennes, M. Valiquette est particulièrement fier de deux d'entre elles: premièrement la publication des discours du premier ministre Mackenzie King qui lui valut les félicitations de notre grand chef d'Etat; puis la publication, au compte de la Dotation Carnegie pour la paix internationale, d'un ouvrage à tirage limité, "Le Canada français et leurs voisins du sud", écrit en collaboration.

Quant aux auteurs étrangers, M. Valiquette a publié quelques-

uns des ouvrages des plus célèbres d'entre eux: citons les ouvrages de Saint Exupéry, de Julien Green, de François Mauriac, de Paul Claudel, de Denis de Rougemont, de Pierre Brodin, d'Ernest-Eric Noth, de Jean Schlumberger, de Guglielmo Ferrero et de nombreux autres.

Parmi les ouvrages les plus marquants à paraître chez Bernard Valiquette, mentionnons deux volumes du célèbre professeur au Collège de France, Henri Focillon, sur le Moyen Age et sur l'Art moderne.

CINQ-MARS

INSTITUTION
CANADIENNE-FRANÇAISE
LABORATOIRE NADEAU
LIMITÉE
PHARMACIE EN GROS

Par
Le TRAVAIL
et
L'ÉCONOMIE

vers
La VICTOIRE
et
La PROSPÉRITÉ

LA BANQUE D'ÉPARGNE
DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL
Fondée en 1846
Coffrets de sûreté à tous nos bureaux
SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE

VÊTEMENTS SUR MESURES
POUR MESSIEURS
ALEX. LANGLOIS
53 est, rue STE-CATHERINE
Angle rue St-Dominique



LE "SACRE" DU PRINTEMPS

QUAND J'ÉTAIS AU QUARTIER...

Je ne suis pas encore à l'âge où on écrit ses mémoires et je me sens bien malhabile à conjuguer les verbes à la première personne du passé défini. Pourtant, ce premier quart de siècle du *Quartier Latin* me force à me souvenir qu'il y aura bientôt vingt ans, j'entrais à l'Université.

Je crois que je viens de trouver le temps qui convient à ces notes: l'imparfait. Ce n'est pas encore défini, et ce n'est pas tout à fait indéfini. Et surtout, ce n'est pas parfait, la mise au point est floue. C'est dans cette imprécision que je me vois lorsque je pénétrais pour la première fois dans les préaux du *Quartier Latin*. C'était au deuxième étage de l'ancien immeuble des Chevaliers de Colomb, rue Sherbrooke, une vieille maison de pierre qu'occupe actuellement le C.E.O.C. de l'Université. D'anciens camarades de collège, des visages inconnus, le censeur-délégué, qui est devenu monseigneur le Recteur, se trouvaient réunis autour d'une grande table. On se partageait les diverses tâches dont l'accomplissement assurait la vie d'un journal qui paraissait sur quatre pages, deux fois par semaine.

Le *Quartier* entraînait dans sa septième année, aucun des fondateurs ne restait, mais quelques aînés

avaient collaboré avec eux. Bruchési, Marcotte, Péladeau, Farley, Caisse assuraient cette liaison et maintenaient une jeune tradition qui s'exprimait magnifiquement dans la devise du journal: "Bien faire et laisser braire." Les agences de publicité le désignaient comme "journal militant et littéraire". Les directeurs du temps désiraient en faire le porte-parole des étudiants.

Je me voyais d'abord confier la gérance des annonces. Solliciter les annonceurs, fréquenter les agences de publicité, rencontrer toutes sortes de gens, les uns affables et généreux, d'autres détestables et hargneux, voilà une expérience que je suis heureux d'avoir acquise. Le séjour dans une université ne vaut pas que par les cours qu'on y suit. La participation à la vie des organismes par lesquels se manifeste l'activité des étudiants concourt à former des habitudes de travail en commun, à faire naître l'esprit d'équipe, à tremper le caractère, à éveiller l'esprit d'initiative. Celui qui peut réussir dans ses études tout en consacrant une partie de son temps à la gestion des sociétés d'étudiants acquiert une précieuse expérience. Par ailleurs, des amitiés se nouent entre les camarades qui participent aux mêmes œuvres. Presque toujours on les retrouve, plus tard, siégeant autour d'autres

tables, animés du même désir de collaborer à la réussite d'entreprises auxquelles on n'a pas besoin de les prier de s'intéresser. Le proverbe dit que ce sont toujours les mêmes qui se font tuer. Que voulez-vous, c'est un charme auquel plusieurs ne peuvent résister.

Mon travail au *Quartier* ne se bornait pas à amener de l'eau au moulin. Je sortais bientôt quelques exercices de versification, pour la plupart perpétrés au collège, et, par prudence, je les publiais sous le pseudonyme assez transparent de Léon Noël. On ne voit pas bien un étudiant en chimie qui aligne des rimes au sujet de la lune, surtout lorsque, dans le même journal, Robert Choquette collabore sous le nom de Guy de Vaudreuil.

Vers la fin de l'année, je me sentais capable de publier trois longs articles sur le "Formation scientifique." J'avais la présomption d'être révolutionnaire. C'était une contribution à un débat qui passionnait les esprits et auquel le chanoine Chartier, les docteurs Léo Parisseau et Georges Baril ainsi que le frère Marie-Victorin apportaient l'appui de leur artillerie lourde. On opposait classicisme et scientisme. Dans l'Université la faveur allait au second sans pour cela renier le premier. On fondait l'ACFAS, la faculté des Sciences, encore toute jeune, était remuante et on fondait sur elle des espoirs qu'elle n'a pas démentis.

En 1924, j'étais directeur du *Quartier Latin*. Mon inexpérience pouvait compter sur le solide métier de Marius Péladeau, de plusieurs années notre aîné, qui faisait sa médecine tout en étant rédacteur au *Canada*. D'un jugement sûr, d'une vaste et agréable érudition, d'un dévouement sans pareil, Marius était le type par excellence sur lequel on pouvait toujours compter. Nous publiions sur huit pages et nous étions redevenus hebdomadaires. Il semblerait que la besogne dût être moins absorbante, mais cela signifiait à la fois moins de publicité et plus de texte. Les collaborateurs n'étaient pas toujours ponctuels et Marius avait toujours à sa disposition une mine de petits sujets avec lesquels il terminait les colonnes que ne pouvaient remplir les rédacteurs bénévoles. On ne comptait plus ses pseudonymes. Par les relations qu'il avait dans le journalisme, il nous procura la collaboration de Louis Francœur, du docteur Philippe Panneton et de Jean Chauvin pour nos numéros spéciaux.

Je passais de bonnes heures avec Péladeau et Farley, accoudés sur le marbre, à l'imprimerie des frères Marchand. L'odeur un peu fade

d'une imprimerie est depuis lors quelque chose que je ne puis oublier. Et lorsqu'il m'arrive de revoir des épreuves, les petits signes cabalistiques, langage chiffré du typographe, sont de vieux amis auxquels j'associe toujours le souvenir de Péladeau. Il devait nous quitter vers le milieu de l'année afin de se consacrer tout entier à ses examens. Lui et Marcotte allèrent ensuite aux Etats-Unis, internes dans un hôpital du Massachusetts. Péladeau s'y installa définitivement tandis que Marcotte revenait au Canada après s'être spécialisé en hygiène mentale.

En cette année de 1924, on commençait de parler de construction et, l'année suivante, chacun savait que l'Université serait bientôt sur le Mont-Royal. Ce qui ne faisait pas l'affaire de tout le monde. Le "Quartier" prenait fait et cause pour l'emplacement choisi et malmenait ceux qui osaient en proposer d'autres. Je n'étais plus directeur, Rodolphe Godin m'ayant succédé. Je continuais quand même une collaboration active sous les pseudos de Louis Laurent et de Léon Noël, en plus des articles que je signais de mon nom. On trouve presque en entier le texte d'une causerie que je prononçais à la Société des Conférences de l'École des Hautes-Études. Ceux qui connaissent mes idées en matière d'éducation ne seront pas surpris d'apprendre que le "Problème d'actualité" dont je parlais était celui de l'enseignement. Je ne mentionne ce fait que pour constater le domaine considérable réalisé dans ce domaine en moins de vingt ans. Bien des idées qui paraissaient subversives alors sont maintenant entrées dans nos mœurs ou bien près d'y être admises.

Cette collaboration d'un genre sévère ne m'empêchait pas d'exploiter une veine plus légère. Il m'arrivait de parodier, sans méchanceté, quelques camarades. Ce devait être mon tour. Deux rédacteurs remplis d'esprit, Paul Laroque et Philippe Beauregard, ne prenaient pas très au sérieux les élucubrations de Léon Noël. Comme ils avaient repris, à la blague, le sujet d'un larmoyant sonnet que j'intitulais: "Soir de novembre", je m'étais hasardé à versifier et à cheville de rétifs alexandrins dont l'un finissait par hélas! Mais il fallait une rime à ce mot malheureux. De guerre lasse, je finis par mettre au jour cette horreur:

..... Cette eau mouillée, hélas!
Tombe du ciel sans cesse et fait
le jour élas-
tique et nous le voyons long comme
des années.

La TECHNIQUE de l'ABORDAGE par L. de CONINCK

C'est l'art de vendre son idée ou d'influencer son entourage. Il est très important dans la vie, de savoir aborder quelqu'un pour le conquérir à ses idées.

Il n'y a personne qui n'ait cette ambition bien légitime d'ailleurs. Cette petite brochure du Père de Coninck sera d'une grande utilité à tous ceux qui veulent apprendre l'art d'un bon contact social. C'est pour les aider que FIDES l'a publiée.

D'une fine psychologie, ce petit traité est INDISPENSABLE aux vendeurs et aux agents de tous genres, aux professeurs, aux contremaîtres, aux patrons et aux apôtres de toutes les causes!

Brochure de 32 pages: 10 sous. Remises sur quantités. Commandez-en dès maintenant à FIDES, 3425, rue St-Denis, Montréal.

BONHEUR ET TRAVAIL (1) par Gérard PETIT, c.s.c.

BONHEUR ET TRAVAIL ouvre une nouvelle collection de tracts portant cette fois sur les questions sociales. En 1941 et 1942, la collection FACE AU MARIAGE obtint un tel succès que l'on résolut de diffuser dans la masse, par le moyen d'études populaires du même genre, plus de lumière sur ces problèmes qui intéressent indistinctement jeunes, parents, éducateurs, travailleurs de toutes classes.

Déjà, le public réagit favorablement. A titre de témoignage et d'exemple, citons le fait d'un patron qui, ayant pris connaissance de "Bonheur et Travail", abonne aux frais de sa compagnie ses soixante dix-sept employés. Le fait se passe de commentaires.

Gérard Petit, c.s.c., dont on connaît la haute intelligence et la vaste culture, aura eu, entre autres mérites, celui d'avoir su se mettre à la portée de tous les publics, même du public le moins préparé et qui a quand même grand besoin de savoir.

(1) "Bonheur et travail" (par) Gérard PETIT, c.s.c., 31 pages \$0.10, FIDES, 3425, rue Saint-Denis, Montréal.

De réponse en réponse, les soirs de novembre s'étaient, élas-tiques, toujours, jusqu'au mois de janvier suivant lorsque Philippe Montpetit lui donna le coup de grâce dans une parodie du Cor, d'Alfred de Vigny. Je puis bien révéler maintenant que le docteur Roméo Boucher participait à la bagarre en écrivant un sonnet plus riche que les autres en traits-d'union et qu'il signait "L'idiot du Quartier". Je travaillais alors avec lui dans le laboratoire du docteur Baril. L'érudition et l'esprit dont il fait preuve à S.V.P. ne manquaient pas de rendre supérieurement intéressantes les heures où j'avais le plaisir de collaborer avec lui.

Hélas! (encore) tout a une fin. Après quatre ans de travail joyeux, il me fallait quitter le Quartier Latin montréalais pour aller vivre dans l'authentique, celui qui borde le boulevard Saint-Michel. Je n'avais pas dit adieu et à plusieurs reprises les étudiants me demandaient des articles. Chaque fois je répondais volontiers, me rappelant que nous étions toujours heureux d'avoir la collaboration des anciens et des professeurs.

Chaque fois aussi, j'ai l'impression de reprendre une plume que j'avais laissée la veille, au deuxième étage de la vieille maison de la rue Sherbrooke. Cette fois-ci, tout de même, il ne faut pas que j'exagère. Il y a plus de quinze ans que j'ai quitté le "Quartier" et celui-ci termine son premier quart de siècle.

Vivement donc pour le deuxième. Les aînés font pour lui tous les vœux de longue vie et de succès, eux qui ne demandent pas mieux que de voir prospérer un journal, auquel ils ont naguère donné le meilleur d'eux-mêmes. Ils ne le regrettent pas parce que le *Quartier Latin* leur a procuré quelques-unes des plus belles heures de leur jeunesse.

Léon LORTIE,
Directeur 1924-25.

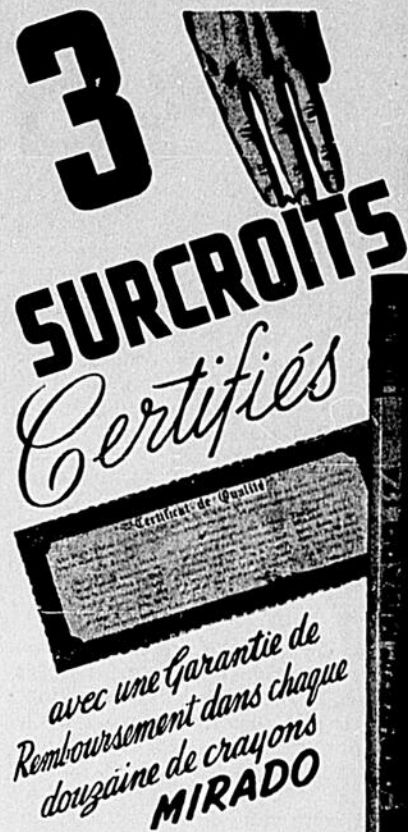
UN RECENT CATALOGUE DES EDITIONS FIDES

FIDES est en train de devenir l'une des plus importantes maisons d'édition, chez nous.

Nous venons de recevoir leur dernier catalogue; on y trouve beaucoup d'ouvrages intéressants. Il nous fait plaisir de signaler un bel effort pour mettre en valeur le talent de nos auteurs canadiens. L'heureux choix d'ouvrages français réimprimés par cette maison fait aussi de cette brochure une excellente source de documentation pour tous les intéressés à la lecture.

Ce catalogue de 64 pages est envoyé gratuitement à ceux qui en font la demande.

On est prié de s'adresser à: FIDES, 3425, rue St-Denis, Montréal.



avec une Garantie de Remboursement dans chaque douzaine de crayons **MIRADO**

Un travail de précision sous rigide contrôle de laboratoire donne à chaque MIRADO "Chemi-Sealed" Eagle: SURCROIT DE FORCE qui lui fait conserver sa pointe sous forte pression. SURCROIT DE DOUCEUR qui rend votre main plus rapide et épargne votre énergie. SURCROIT DE DURÉE qui permet de tracer une ligne noire solide de plus de 35 milles de longueur.

Ces "surcroits" MIRADO Eagle sont garantis par le certificat ci-dessus maintenant inséré, dans chaque douzaine, garantis aussi par l'offre de remboursement sans condition imprimée sur l'endos. Vous ne pouvez perdre: payez-vous donc plus de plaisir à écrire, achetez des crayons MIRADO aujourd'hui même.

Se chacun — moins par quantité.



Les Étudiants trouveront tous les volumes dont ils ont besoin

CHEZ

DÉOM

1247, Saint-Denis Montréal

VOICI

UN AUTRE PRODUIT DES FABRICANTS DU

Nectar Mousseux

et de la

Bière d'Épinette

CHRISTIN

Un
Rafraîchissement
Parfait

Buvez

**CREAM
SODA**

CHRISTIN

SOUVENIRS EN CARQUOIS

1923 - 1943

VINGT ANS APRES, serait-on tenté d'écrire, parodiant Dumas (pas le photographe connu, mais l'autre), comme les temps sont changés! Pourtant c'est toujours le *Quartier Latin* et une même jeunesse à l'activité fébrile; c'est encore le vaste horizon des lendemains incertains que professeurs et élèves interrogent devant la gravité de l'heure. Et c'était ainsi, sans doute, quarante et soixante ans passé.

On dit plus éloquemment en d'autres pages évocatrices les progrès accomplis depuis vingt ans par ce journal de jeunes dans le domaine des idées, de l'orientation, ou plus simplement dans le champ culturel. S'il est vrai qu'en l'occurrence comparer devient inévitable, gardons-nous cependant de rompre l'équilibre du temps. Evidemment les plumes actuelles du *Quartier Latin* ne trempent pas toutes dans le même vieil encrier que jadis nous renversions de temps à autre; notre encre à nous n'était pas exempte de la poussière des corridors ou des salons, bien que cela pour plusieurs ne la rendit pas moins sympathique; celle d'aujourd'hui coule mieux filtrée, résiste davantage aux rayons du soleil, dut-elle passer, parfois, aux yeux des grognons pour quelque peu communicative.

Que faisons-nous bien il y a vingt ans, suivant la devise consacrée, tout en laissant braire? Ma foi! un peu de tout, comme font la plupart des étudiants; sans jamais cependant nous prendre trop au sérieux. Si notre cercle d'Action Française offrait à Sir Lomer Gouin, gouverneur de l'Université, un buste symbolique de Dollard des Ormeaux, grâce à une cueillette de sous parmi les étudiants, notre jeune journal publiait aussi des vers comme cet alexandrin de Jean Dufresne:

"Sous mes baisers de feu j'écraserai
tes lèvres."

On y faisait encore de l'A.C.J.C., de la Saint Vincent de Paul, de la polémique, beaucoup de critique à tort ou à raison; et puis, naturellement, des parades à temps et à contre-temps.

Ce fut l'une de nos initiatives que d'avoir obtenu des nombreux hebdomadaires de la province le privilège de l'échange. Et je revois encore ce copain d'Acadie tout ému d'avoir, par quelque soir nostalgique, reconnu son *Evangéline* bien suspendue sur le classeur, entre la *Tribune* et l'*Avenir du Nord*.

C'est en ce temps-là qu'un jeune écrivain de promesse, Guy de Vaudreuil, nous faisait parvenir, à la débouée, par Maurice Parent, ses premiers effluves poétiques; l'adolescent ainsi rempli de mystère autant que d'inspiration s'appelait de son vrai nom: Robert Choquette.

Il y avait aussi Henri Girard, Edmour Chaurest, Marius Péladeau qui nous écrivaient souvent sur tous les tons et sous toutes les couleurs; Marcel Rainville, les Plamondon, Jacques et Viger, les deux Emile, Bernard et Laflamme, qui avec Philippe Beaubien, les Lamarre, Philippe et Antoine, P. O. Ethier et Ladie Emard s'évertuaient à réveiller les étudiants, leur criant comme autrefois Zamacois dans la



POÉTIQUE PROMENADE SUR LE MONT ROYAL

guerre de "14": debout les morts! ou: debout les sports! je ne me souviens plus très bien.

Et nous avions des reporters, des vrais avec leur *laissez-moi-passer*, des critiques d'art, de sport, de tout, même des penseurs qui, sans broncher, signaient tout simplement: Pascal, comme Pascal Lachapelle, par exemple; enfin nous avions jusqu'à des lettres anonymes et de fines plumes pour canarder sous le pseudonyme. Bref nous étions assez bien organisés; il le fallait d'ailleurs, car nous publiions bihebdomadairement; et il n'eut pu en être autrement quand notre directeur s'appelait Alexandre Marcotte, futur maître de l'orientation, que notre administrateur avait le nom prédestiné de Caisse (Gaston, méd.), que l'expansion du journal appartenait à un polytechnicien, Charles Taschereau, fils du premier ministre, et que Georges Lafrance des Hautes Etudes surveillait la comptabilité. Au risque d'en oublier ajoutons les noms de précieux collaborateurs comme Léon Lortie, Jean Lesage, Charles Coderre, Raymond Godin, Guy Guilbault, C. H. Langlois, les trois Armand, Lavallée, Poupart et Fortier, les Sylvestre de Sherbrooke, G. Henri Héon, Léon Couture, les Rousseau de Montréal et de Québec, et que d'autres. Oui, nous étions vraiment organisés; seul pouvait laisser à désirer le rédacteur en chef dont le nom à consonnance celtique ne plaisait pas tout à fait à l'abbé Jasmin; mais comme dit l'autre: What's in a name! D'ailleurs, comme il savait surtout faire travailler les autres, ce brave rédacteur, tous lui en étaient reconnaissants.

Or, nous avions aussi un censeur: "fin comme une mouche", ne cessait de répéter Boucher (Errol qu'il

s'appelait alors). Pour nous il était bien supérieur à tout ce qu'en pouvait dire la faculté, notre censeur. Vicaire à Saint-Jacques, confesseur bénevole de tous les instants, anima-

teur effacé de maints mouvements chez les jeunes, il avait un sourire éternel pour accueillir ses journalistes improvisés; mais ce rôle ne lui plaisait guère, et il avait telle-

ment le cœur sur la main qu'il prenait avec nous ce qu'en termes d'étudiants on appelle: des chances. Dieu l'en récompensa d'ailleurs, car il ne fut trompé qu'une fois. Hélas! faut-il rappeler que le *Quartier Latin*, cette année là, parut vouloir en imposer davantage en s'offrant le luxe d'un libelle diffamatoire. Après bien des tentatives infructueuses il avait fini par passer, ce pelé, ce galeux, sous l'enveloppe incolore et inodore d'un billet cousu de fil juridique par un étudiant de grand talent. Heureusement le professeur visé, que tous estimaient sans réserve par ailleurs, ne tint pas trop longtemps l'épée de Damoclès sur nos têtes; mais le pauvre rédacteur en chef, à tort soupçonné, connut les angoisses du tourment pour n'avoir su à temps prévenir la flèche du Parthe (c'est le nom prêté ici à l'étudiant coupable de grand talent, afin d'éviter un second libelle). A vingt ans de distance, il semble bien que cette flèche tint plutôt de la scie que du trait acéré. Et pour ne pas répéter un appellatif qui lui déplaisait, je dirai que ce fut là probablement la seule malchance qu'eut l'abbé Olivier Maurault, en ce temps-là dans le rôle ingrat d'Anastase.

Je nous revois encore tous dans cette bonne vieille *Maison* de la rue Sherbrooke, faite de larges pierres carrées qu'ombrageaient de grands arbres; elle cachait au profane nos meilleurs loisirs et souriait au travail généreux de tous, des officiers et des sans grade; vieux manoir où se sont mêlés tant d'amitiés et de souvenirs, où parfois le tintamarre des plus exhubérants le disputait à la quiétude de notre aumônier, l'abbé Lucien Pineault qu'un loustic avait surnommé en ces moments

d'orage: l'aumônier des galères, tout comme autrefois M. Vincent de Paul.

Que d'âmes aussi n'a-t-il pas retenues sur le bord de l'abîme, ce cher abbé? Qui ne se rappelle les mots étranges qu'il lançait souvent, la figure toute réjouie, à l'étudiant venu frapper à sa porte de bon samaritain: "Bonjour, mon vieux; pends-toi, la patère est là." Et le pâtre finissait par pendre son chapeau à la patère, acceptait une ou deux *chamelles* que lui offrait son seigneur; puis quand le visiteur avait fini de griller une troisième cigarette, M. l'aumônier n'avait qu'à ajouter bien souvent, mais plus grave, cette fois: "Mettez-vous à genoux sur mon prie-Dieu, maintenant je vais vous donner l'absolution." Sans doute de tels moments d'apostolat le consolait de tous les désagréments que lui prodiguait l'entourage de grands enfants plus légers que malins.

Il n'eut pas toujours, d'ailleurs, que des consolations apostoliques. Un beau samedi après-midi, alors que la *Maison* était pleine d'habités, que cercles, salons et bureaux débordaient d'activité, un cri retentit tout à coup dans les couloirs, cri glacial comme le froid de décembre qui pinçait les vitres du dehors: "On a volé la fanfare! La fanfare s'est envolée!" Et chacun de se demander avec M. l'aumônier: comment a-t-on pu voler une fanfare? dix instruments sans compter les tambours! Georges Sylvestre, cornettiste émérite, fit un discours dans l'escalier central; c'était aussi tragique que: Madame se meurt! Madame est morte! On fit enquête; les plus brillants psychologues et limiers de la faculté de médecine opérèrent par élimination d'abord; ils procédèrent ensuite par induction, puis par déduction, mais sans succès. Des disciples de Thémis sous les affres du soupçon crurent prudent de se montrer plus zélés à rechercher les coupables; d'autres dont le caractère péchait contre l'harmonie ne se sentaient que trop visés; on accusait l'A.C.J.C., mais bien à tort; on suspectait jusqu'au chef du restaurant de la *Maison*, pourtant grand admirateur de Souza. Voler toute une fanfare? c'était incroyable,

quand hier encore
on entendait le son du cor.

Seul notre aumônier trouvait grâce devant la meute.

Un disciple d'Esculape dont les nom et prénom s'apparentaient à la science, mais que personne n'eût osé prendre au sérieux, ne cessait quand même de répéter: "Quand je vous dis que ça faussait trop; c'est un dégoûté qui a fait le coup." Et c'était vrai, car le vandale, c'était lui; mais il n'avait rien volé, ni détruit: du moins soyons généreux.

Aussi quelques mois après, par un autre bel après-midi de printemps, cette fois, alors que notre aumônier souriait d'une fenêtre au gai soleil d'avril, il crut apercevoir émergeant du parterre, sous la fonte des neiges, des reflets au charme évanescents; au plus fort des rayons ces reflets devenaient fulgurants. C'était bien les cuivres de la fanfare que le mauvais plaisant avait jetés là par une nuit froide de décembre et que la neige complaisante avait recouverts aussitôt de son linceul blanc.

Il est temps de clore ici cette chasse-galerie sur le val lointain de nos vingt ans. Même fait de souvenirs on ne vide pas son carquois dans une seule clairière. Et puis le chasseur moins jeune, tout en se promenant, aime encore s'arrêter quelquefois pour entendre l'écho de son cœur lui dire: vingt ans! déjà...

Viateur FARLEY,
avocat.
Rédacteur en chef, 1925-29

Monsieur Maurice Blais, directeur,
Le Quartier Latin,
Université de Montréal,
Boulevard Mont-Royal,
Montréal.

Cher Monsieur,

Bien à regret je ne pourrai me rendre à votre aimable invitation. En vous refusant cet article que vous m'avez demandé, je ne puis m'empêcher de penser aux difficultés que j'ai moi-même rencontrées dans la préparation de nos numéros spéciaux du *Quartier Latin* lorsque j'en étais le responsable. Chaque abstention, chaque silence, chaque refus me vexait.

Vous, du moins, n'éprouvez pas aujourd'hui de désappointement plus vif que celui que je ressens à la pensée de ne pas pouvoir rédiger trois ou quatre pages à l'intention du *Quartier Latin*, camarade d'un temps révolu, à qui je dois tant d'agréables souvenirs.

J'aurais aimé, si cela m'avait été possible, esquisser des notes sur "comment un stage au *Quartier Latin* a pu jouer un rôle dans la fondation d'une maison d'édition". Vous savez que j'ai été au journal avant la guerre. C'était le bon temps. Nous avions des contacts nombreux avec la France. Nous correspondions avec *Je suis partout* et son rédacteur en chef Robert Brasillach, avec les directeurs des *Nouvelles littéraires*. Nous échangeons des idées avec Jean Merrien de la N.R.F., avec Bernard Fay, avec François Mauriac, Georges Duhamel, avec Gaston Diehl de la revue *Charpentier*, et combien d'autres encore. Paul Péladeau, mon associé aux Editions Variétés, a retrouvé en France, en 1940, — à peine avions-nous quitté l'Université — tous ces amis du journal. Leur amitié a compté pour beaucoup dans l'orientation que devait prendre bientôt Les Editions Variétés.

Hélas! Remuer ces souvenirs demanderait du temps, beaucoup plus de temps que n'en laissent les nombreux problèmes que la guerre pose au directeur d'une maison d'édition. Je suis donc dans l'obligation de m'excuser et ne puis qu'offrir au *Quartier Latin* mes félicitations et mes meilleurs souhaits.

Veillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

André DUSSAULT
Directeur 1938-39

Le Quartier Latin

organe officiel
des étudiants de l'Université de Montréal
2900, blvd Mont-Royal — EX. 1573

DIRECTION
Directeur: MAURICE BLAIS
RÉDACTION
Rédacteur en chef: GASTON POULIOT
ADMINISTRATION
Administrateur: GÉRARD ALLY

Le "Quartier Latin" n'est responsable
que des seuls articles de la Direction.

IMPRIMÉ PAR
LA CIE DE PUBLICATION LA PATRIE
180 est, rue Ste-Catherine
MONTREAL